

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 9 fr. 75.

N° 156. Vol. VI. — SAMEDI 4 OCTOBRE 1843.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Vue de Tamatave (Madagascar).* — **Courrier de Paris.** — **Braux-Aris.** Concours pour les prix de peinture et de sculpture. Envois de Rome. **Priz de paysage historique et de sculpture.** — **Mœurs et costumes du Caucase.** *Cinq Gravures.* — **Rosa et Gertrude.** Romas, par M. R. Topffer. (Suite.) — **L'église Saint-Denis.** Sa restauration. Orgue de MM. Cavalli. *Vues extérieure et intérieure. Les Caveaux royaux. Médaille des monuments historiques.* — **Un Ménage d'autrefois.** Nouvelle russe, par Gogol, traduction publiée par M. Louis Viardot. — **Un petit son.** Romance; paroles de M. Godefroy. Musique de M. Charles Poissot. — **Académie des Sciences.** 1^{er} semestre de 1843. Sciences naturelles. — **Bulletin bibliographique.** — **Actualités.** — **Modes.** *Une Gravure.* — **Statue de M. de Martignac. *Une Gravure.* — **Rébus.****

Histoire de la Semaine.

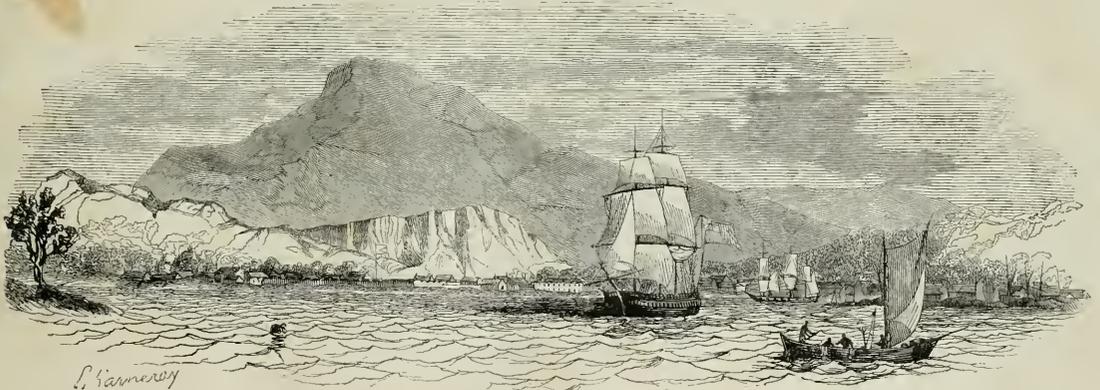
ÉLECTIONS. — Le ministère n'a pas vu l'urne électoraliste être, cette semaine, aussi favorable que la semaine dernière. Des trois derniers nouveaux pairs qui étaient à remplacer comme députés, deux ont bien eu pour successeurs des

candidats pris dans le parti ministériel; ainsi M. Larnac, secrétaire des commandements de M. le duc de Nemours, a succédé, à Saint-Sever, à M. le général Durrien, et M. de Marande, à Colmar, à M. Hartmann; mais à Douai, au second tour de scrutin, l'opposition l'a emporté, et M. Choque, l'élu nouveau, ira s'asseoir sur le banc le plus éloigné de celui où siégeait son prédécesseur, M. de Montozon. En outre, la nomination d'un député de l'Aveyron, M. Pons, à une place de juge, l'avait soumis à l'obligation de se représenter devant ses électeurs. Ceux-ci n'ont pas renouvelé leur mandat au magistrat nouveau, et M. Delzers, candidat de l'opposition, a été élu. On conclut de ces deux élections que le cabinet jugera à propos d'ajourner au mois de juillet prochain les élections générales.

CHEMINS DE FER. — La colue de compagnies s'accroît chaque jour, et le ministère des travaux publics semble se complaire à considérer cette foule qui grossit sans cesse et menace de se ruer sur la concession. L'annonce au *Moniteur* du jour des adjudications et l'ordre de déposer les listes de souscripteurs eussent limité à une dizaine les compagnies de Lyon, par exemple, nombre en vérité fort honnête encore, et eussent empêché des banquiers problématiques et des industriels, fondateurs par métier, d'appeler à eux de nouveaux capitans. Tous ces capitans qu'on appelle, en se retirant, pour le jeu

et par l'appât des primes, du commerce et de l'escompte, ne pourraient tarder à déterminer une crise, si M. Dumoulin ne prenait enfin un parti. La chambre des députés, en votant les chemins de Strasbourg, de Nantes, de Greil, de Lyon et d'Avignon s'est dit que la somme de cinq cents millions, nécessaire à ces travaux ne serait demandée au pays que successivement, en six ans au moins; la chambre avait compté sans les fondateurs de sociétés et sans l'administration qui les regarde faire. Les cinq cents millions sont aujourd'hui dans les caisses des banquiers et des compagnies, à titre de premier versement, et le vide qui ne devait s'opérer que lentement s'est ainsi fait en un jour. Nous savons bien qu'une bonne part de cet argent n'est engagée que provisoirement, mais pour que le provisoire cesse, il faut que le ministre des travaux publics ait pris une résolution.

M. DE MONTPEISIER EN GRÈCE. — M. le duc de Montpensier n'a fait qu'un très-court séjour à Athènes. Il est entré dans la ville le 12 septembre, et le soir il y a eu un grand dîner en son honneur à la cour. Le lendemain, le prince est allé avec le roi et la reine faire une excursion au Pentelikon. On se pressait partout sur son passage. S. A. R. a mis sa fragrance à la disposition de la reine qui partait pour Venise, où elle devait trouver son père, S. M. est partie, le 14, du Pirée sur le *Gomer* avec le roi et M. le duc de Montpensier, qui



(Vue de Tamatave, île de Madagascar.)

l'ont conduite jusqu'à Kamakaki, et a trouvé de l'autre côté de l'isthme de Corinthe, à Lutrakis, le *Cuivier*, qui l'a transportée à Venise. Le roi Othon est revenu à Athènes dans la soirée, mais M. le duc de Montpensier a continué son voyage.

AFFAIRE DE TAMATAVE. — Le gouvernement a publié les rapports de M. Romain Desfossés, chef de la station navale de Bourbon et de Madagascar, sur l'attaque dirigée contre la garnison hova du fort de Tamatave par les équipages des corvettes françaises le *Berceau* et la *Zélee*, et de la corvette anglaise le *Concey*, à l'effet de réprimer les actes de violence et de spoliation commis à l'égard des traitants des deux nations. Voici les faits principaux :

Le gouvernement de Bourbon ayant été informé que, par un décret immédiatement exécutoire, tous les étrangers

établis à Madagascar étaient mis en demeure de se faire naturaliser sujets des Hovas, sous peine d'expulsion, les corvettes françaises le *Berceau*, commandée par M. Romain-Desfossés, capitaine de vaisseau, et la *Zélee*, commandée par M. Fierrock, lieutenant de vaisseau, avant à bord des détachements d'infanterie de marine destinés aux garnisons de Sainte-Marie et de Nossi-Bé, dirent faire voile pour Tamatave où elles rencontrèrent la corvette anglaise *Concey*, venue à Madagascar dans le même but pour demander des explications et protester au besoin contre ce décret. Les commandants français et anglais, d'un commun accord, essayèrent d'entrer en communication avec le gouvernement hova; ils écrivirent à la reine, demandèrent des délais, mais ce fut en vain : leurs démarches demeurèrent sans résultats, leurs let-

tres sans réponses, on refusa même de les faire parvenir à la reine. Sur ces entrefaites, l'habilitation d'un négociant français ayant été pillée, le débarquement fut résolu. Malheureusement aucun renseignement bien précis n'avait pu être obtenu sur l'état des fortifications ni sur les forces réelles des Hovas. Trois cents hommes dont 220 Français dans les rangs desquels figuraient les onze traitants français, et dont 80 Anglais avec lesquels marchaient les douze traitants anglais (qui tous voulaient prendre part au combat), s'avancèrent en ordre de bataille pour monter à l'assaut des forts. On poursuivit aussitôt l'épée dans les reins les Hovas qui avaient servi les batteries extérieures démantelées par le feu des corvettes et qui, à la vue des troupes de débarquement, s'enfuirent à toutes jambes vers les forts dont les portes s'ouvrirent un instant pour

Courrier de Paris.

Entrons en campagne, s'il vous plaît, par la porte du théâtre, la seule restée ouverte pendant cette saison; et ainsi bien, les nouvelles dramatiques sont encore ce qu'il y a de plus nouveau ces jours-ci.

D'abord, toutes sortes d'événements ont en lieu ou sont à la veille de s'accomplir au Théâtre-Français. Engagements, départs, rentrées, grandes et petites réceptions d'ouvrages, de pensionnaires et de sociétaires; et la question des primes, des frimes! comme disait mademoiselle B..., voilà qui a tenu et tient encore en haleine messieurs les comédiens du roi et monsieur le commissaire royal aussi. Voici donc cette fameuse question élogée et mise sur le tapis pour la cinquantième fois, et qui est l'illustré et audacieux provocateur, s'il vous plaît? — M. Scribe? — Pas précisément. — M. Alexandre Dumas? — Vons n'y êtes point. — M. Bayard? — Allons donc! — C'est... *risum teneatis*, en d'autres termes gards-vous de rire, c'est un tragique, l'auteur de *Virginius*! Le célèbre poète, assez peu satisfait de la part qui lui est allouée sur le chiffre des recettes conquises par sa tragédie, réclamait une petite gratification de quelques milliers d'écus. D'abord, grande surprise de messieurs les comédiens. Un nouveau venu, inconnu la veille, affiche de ces prétentions; àussi lui fut-il tenu à peu près ce langage: En vérité, monsieur, vous n'y songez pas! Eh quoi! Après une trentaine de représentations, la somme assez ronde de douze mille francs, sans préjudice du reste, ne suffit pas à votre royal appétit; mais Corneille, le grand Corneille n'a pas touché le dixième d'un par-trait droit pour le *Cid* ou pour *Horace*? Le grand Racine à son tour ne fut guère mieux partagé après *Phèdre* et *Athalie*. — Que les temps sont changés! répliquait notre auteur avec le grand prétre Joad. — Savez-vous, reprenait l'orateur du comité, savez-vous combien Beaumarchais a reçu pour les cinquante premières représentations du *Mariage de Figaro*, le plus grand succès d'argent dont les annales du théâtre fassent mention. — Nous le savons, monsieur, mais dites toujours; ceux qui aiment les vieux comptes et les vieilles histoires seront vains; — Beaumarchais a touché 6,114 livres 9 sous; voilà! — Soit, mais ceci date de l'ancien régime. Passons à la république, s'il vous plaît. — Lomcier a reçu 8,200 livres pour *Pinto*. — C'est mieux! — Raynaud, 22,275 francs pour les *Templiers*. — Allons toujours. — M. Joly 26,260 francs pour *Sylla*. — A merveille! — Enfin Casimir Delavigne a retiré 56,822 francs des cent quarante représentations de l'*École des Vieillards*.

Conclusion: on demande si M. Latour (de Saint-Ybars) peut se contenter du taux accordé par les Raynaud, les Casimir Delavigne. La raison nous dit oui, mais la prime veut non.

Après la susdite question on susdite cause, on a appelé celle des postulants-sociétaires. M. Loret, l'un des demandeurs, s'est vu ajourné séance tenante et à l'unanimité. Comme fiche de consolation on lui a prodigué des compliments et des promesses, l'eau bénite de la comédie. On dit que Danis a fait la moue, que Clifandre ne veut plus donner la réplique à Angélique, et que Valère pourrait bien aller retrouver Célimène là-bas. Vons vous récriez et vous dites: Mais Fleury et Molé ont bien attendu quelque huit années! — Et j'ai vu: Prévêlle n'a été reçu qu'au bout de dix années; il est vrai que: Créville, et M. Loret peut avoir ses raisons pour être plus pressé. Quant à mademoiselle Denain, elle a été reçue à bras ouverts et d'une voix quasi unanime. Pour cette place de sociétaire, il fallut une grande coquette, c'est une ingénue qui ybient! Après cela, mademoiselle Denain a de bien beaux yeux!

Mais nous ne sommes pas au bout de notre chapelet dramatique: voici bien d'autres nouvelles. Quatre tragédies, deux drames, cinq comédies à l'étude. Les drames s'intitulent *Machinéal* et *...*; les tragédies le *roi Léar*, *Jeanne de Bretagne*, le *Vieux de la Montagne*, le *Vestale*. Les auteurs de toute cette manne tragi-comique sont MM. Doucet, Augier, Bis, Dubouche, Vauquer, Latour, Giffard, etc., et enfin un dixième personnage qui s'appelle... Mais quoi! Nous avons promis de ne pas le nommer (un autre jour nous vous dirons pourquoi), homme de poids et de mérite, et qui jusqu'à présent avait figuré sur une autre scène. Eh bien! cet anonyme qu'il veut garder, — car qu'y a-t-il de plus compromettant qu'un ouvrage spirituel? — il s'est joué à lui-même le mauvais tour de le dévoiler, et ce grand secret n'est plus qu'un secret de la comédie... française! Je pourrais vous raconter tout au long comment cela s'est passé et a en lieu; une anecdote qui date de soixante ans nous fera peut-être mieux comprendre et ne compromettra personne, puisque évidemment on nient à se montrer si modeste ou si orgueilleux.

Le prince de Conti, père du dernier Conti mort en Espagne pendant l'émigration, était grand amateur de pièces et de représentations dramatiques. Un beau jour, il lui prit fantaisie de s'essayer dans une comédie en trois actes. La pièce terminée, il mit Prévêlle (l'abbé Sanson, on peut s'y tromper) dans le secret et le chargea de la lire à plusieurs de ses camarades conviés ad hoc, lui recommandant surtout de la présenter comme l'œuvre d'un jeune homme auquel s'intéressait son excellence, c'est-à-dire son altesse, puisqu'il s'agit toujours du prince de Conti. Voilà donc Prévêlle qui lit la pièce et qui la fait tellement valoir que le prince, à chaque instant, est prêt à se tenir si bien que les amateurs tout devine et raconte. Enfin vient un passage où l'abbé comédien pousse l'expression à un tel point que l'auteur, n'y tenant plus, se lève et s'écrie: « Ah coquin, tu lis ma pièce comme un ange! »

Sur le mot coquin et le injoyement, faisons par trop gentillonne et qui ne soul plus dans nos mœurs, sans encore la qualité dernière du personnage, l'anecdote est contemporaine. Pour peu qu'elle demeure à l'état de charade aux yeux de ses abonnés, l'*Illustration* tranchera le nœud à la première oc-

casation, mais n'a-t-elle pas proposé cinquante rébus d'une divination autrement ardue, épineuse et difficile? —

Cependant il ne faut pas que les richesses de l'avenir nous fassent perdre de vue la moisson présente et hebdomadaire; moisson peu abondante et légèrement avariée, gerbe des plus mesquines composée de trois épis, autrement dit trois vaudevilles, longs, maigres, filandreux, indésirables. En sortant de la représentation d'un de ces vaudevilles et même de tous les trois, je me demandais, l'autre soir, si quelque épidémie n'avait pas aussi atteint et frappé cette espèce de production; eh quoi! les pommes de terre, les haricots, les truffles (malades aussi depuis hier) et par-dessus le marché les vaudevilles feraient-ils défaut à Paris et aux Parisiens; *panem et circenses*, tout manquerait à la fois au peuple-roi!

Vous savez déjà que trois théâtres se sont mis à contribution pour l'enfancement de ces trois vaudevilles. Le premier, *Suzon* et *Suzanne*, a été créé et mis au monde place de la Bourse; le second, non *ami Bayoulet*, est réclamé par le Palais-Royal, le numéro trois enfin ou la *Samaritaine* est échu au théâtre des Variétés. Dans le vaudeville numéro un, *Suzanne* qui n'est autre que *Suzon*, aime Ferdinand et n'aime pas Nicolas. Dans le numéro deux, Marie aime Charles et n'aime pas Bayoulet; au numéro trois Henriette préfère M. Bijou au sergent Panpoupe.

Dans ces trois vaudevilles, les trois amoureuresses ont contractés dans leurs amours par un oncle ou tuteur plus ou moins barbare, elles ne relèvent que de leur propre cœur, et pourtant elles hésitent à faire le bonheur des intéressés et aujour d'hui droit. Quelle cruauté! Au contraire, c'est extrêmement délectable, tant on voudrait ne point faire de rivaux et de malheureux!

Cependant comme il faut en finir, on se marie tout à coup et tout d'un trait, dans ces trois vaudevilles, voilà la ressemblance; seulement le numéro un, c'est-à-dire *Suzon* épouse le Nicolas qui elle n'aime pas, voilà la différence.

Ces petites drôleries plus ou moins faridondun n'ont pas obtenu précisément le même accueil. On a sifflé un peu, beaucoup, passionnément *Suzanne* et *Suzon*, mais *Bayoulet*, pas du tout. La *Samaritaine* (ainsi appelée de la fontaine du même nom) est restée entre deux.

A propos de la Samaritaine, nous allons mêler à ce compte rendu un trait d'actualité. Cette malade célèbre par son horlogerie et son carillon date du règne de Henri III, et non pas du règne de Henri IV; anachronisme dont se sont rendus coupables MM. nos confrères habitant le rez-de-chaussée des grands journaux.

Ensuite, si vous désirez connaître le nom des auteurs de ces intermèdes que j'ai eu l'honneur de vous raconter, je pourrais vous les dire, mais vous n'y tenez pas, je crois bien!

Grande nouvelle, M. Mackensie a paru lundi dernier à la Bourse. — Vous dites: Qu'est-ce que M. Mackensie? — M. Mackensie est le constructeur émérite, le metteur en œuvre par excellence, l'entrepreneur universel, et, pour nous servir du jargon moderne, le vulgarisateur le plus ardent des chemins de fer. M. Mackensie est le César de la locomotive et l'Alexandre des rail-ways. Chapeau bas! et gloire à M. Mackensie!

Cependant, Paris qui s'était si fort dépeuplé pendant la belle saison, — mais y a-t-il eu une belle saison pour Paris cette année? — Paris, disons-nous, commence à rappeler dans son sein et à rouvrir ses salons à toute la brillante population de ses déserteurs et de ses transfuges. Encore deux ou trois semaines, encore quelques jours peut-être, et tous les élégants touristes, le ban et l'arrière-ban de la fashion, les lions, les tigres et les rats, la diplomatie et l'épée, le monde élégant et riche, le vrai monde parisien, en un mot, aura repris ses quartiers d'hiver en pleine capitale. Ce retour imprévu, ces réapparitions prématurées, à quoi les attribuer, sinon aux pluies diluviennes qui nous inondent et nous transparent, et à la persistance des brouillards, du froid et de l'humidité. La belle saison de Paris, c'est la vilaine, c'est l'hiver qui lui ramène et lui rend les jeux, la danse, les concerts, et les nuits enflammées, et la rapidité des jours.

L'hiver est aussi la belle saison pour les *Courriers* de tous les journaux possibles, et particulièrement pour le *Courrier de l'Illustration*. C'est la saison du travail et aussi des plaisirs, des labours, des affaires et des intrigues. A vrai dire, l'hiver de Paris n'est qu'une longue nuit, presque sans sommeil, pleine d'enchantements et de prestiges, de beaux rêves et de belles réalités. Nuit dont chaque minute a son histoire, où chaque seconde peut se traduire par une anecdote. Vive l'hiver de Paris!

Concours pour les grands prix.

ENVOIS DE ROME.

(Académie des Beaux-Arts.)

C'est le 5 septembre que le public a été admis, pour la première fois, à visiter le palais des Beaux-Arts. L'exposition des ouvrages des élèves admis au concours. La première exposition était celle de sculpture, le sujet était une statue de ruelle baysse représentant Thésée traversant sous une roche l'épave de son père Egée. Le grand prix a été décerné à M. Guillaume, élève de M. Pradier. Sa figure, sans qualités saillantes et dépourvue d'originalité d'invention, est sagement conçue et gracieuse d'ensemble. Certaines parties et particulièrement le torse, sont d'un modelé bien étudié, mais, qui me semble accuser un peu de mollesse et d'indécision. Le corps se présente bien; le mouvement avec lequel Thésée tient l'épée qu'il vient de conquérir est heureux et suffisamment animé. Tenons compte aux élèves des difficultés inhérentes au concours, des entraves qui les empêchent d'être eux-mêmes,

d'y prendre leur essor; les bien-être avertis que le succès est moins du côté de l'audace que de celui de la prudence et du respect des traditions de l'école. — Au concours de sculpture a succédé, le 10 septembre, le concours d'architecture. Le sujet proposé par l'Académie était une église cathédrale pour une ville principale. Les concurrents devaient introduire un dôme dans leurs compositions. Celui de Michel-Ange est devenu assésit et involontairement leur point de mire, et dans leurs projets ils n'ont pu échapper à cette grande hallucination. M. Thomas, né à Nantes en 1815, a obtenu le premier grand prix; M. Trémaux a eu le premier second grand prix; et M. Lainé le second second grand prix. — Du 17 au 19 septembre a eu lieu l'exposition du concours de paysage. Quand je dis de paysage, entendons-nous l'Académie, qui réglemente la chose, n'a que faire du paysage comme tout le monde l'entend, du vrai paysage, de celui que vous et moi nous contemplons, que nous avons admiré et qui, que nous contemplons avec délice. Mais l'Académie n'aime pas les choses de tout le monde; cela ne serait pas la peine d'être l'Académie. Ce qu'elle aime avant tout, c'est le conventionnel. Elle a inventé cela une fois aux beaux jours de sa jeunesse, quand elle inventait, et maintenant elle s'y tient, elle ne s'en décarde pas, elle a son style, sa peinture: le style, la peinture académiques; et elle ne connaît qu'une seule espèce de paysage, le paysage historique. Or, qu'est-ce que le paysage historique? Ceci n'est pas très-facile à expliquer; et j'admettrais volontiers, faute de mieux, cette définition que j'entendais faire un jour au salon, sans doute à un élève de M. Fiers: « Le paysage historique est un paysage où il n'y a ni canards, ni cochons, ni blanchisseuses. » Et encore n'est-elle pas bien exacte, car la belle Nausicaa, mise en scène cette année, est elle-même une blanchisseuse; seulement au lieu d'être à genoux dans un sabot et un baltoir à la main, au bord d'un ruisseau, elle est représentée debout sur un char, ce qui est tout à fait académique et même mieux que cela, élégant. En général, le paysage historique se compose de fabriques à fronton grec, d'arbres arrangés ou décorés, à la tenue sévère, un feuillage indéterminé et indéterminable à tous les botanistes du monde, de dispositions de terrain n'appartenant à aucune des formations géologiques du globe, le tout animé de personnages vêtus de la chlamyde grecque ou de la robe romaine. C'est une chose sans vérité, sans nouveauté, et parfaitement ennuyeuse; c'est le caractère du genre. Je comprends très-bien qu'on écarte les sujets qui perturbent à la trivialité et qu'on demande aux jeunes concurrents des compositions d'un style élevé. Mais il y a une différence entre ce style élé et les banalités académiques. Pourquoi parler éternellement des élèves au milieu de l'épopée ou de l'idylle antiques. Pourquoi vouloir que je vous représente cette Grèce, ces larciers-roses, et Euratos que j'ignore et que je ne verrai peut-être jamais? C'est me condamner à multiplier mes devanciers, au lieu d'imiter la nature, à faire du pastiche au lieu de faire de l'art. Comment! entre vous tous, gens d'imagination et de savoir, au lieu de copier quelque vieille histoire dans Homère ou dans Virgile, certifiée conforme par votre secrétaire perpétuel, re pouvez-vous pas choisir un sujet dans lequel vous m'appellez à traduire librement les impressions que le spectacle de la nature a dû développer dans mon âme? Demandez-moi de la poésie, soit! mais que ce soit la poésie des choses et non celle de la tradition; demandez-moi de rendre la sérénité d'une belle matinée, la majesté, la tristesse d'un soleil couchant, le sombre aspect de la tempête, la silencieuse horreur d'une forêt, la végétation luxuriante du printemps, les harmonies mélancoliques de l'automne... Le but, quoique difficile à atteindre, sollicite mon imagination. Mais surtout ne me demandez pas laissez-moi m'inspirer des sites, des arbres, des aspects qui sont à ma portée et dont l'étude n'est familière.

Heu nihil si desideris commoda, nilles ero.

Il n'en était pas ainsi au concours de cette année. Les peintres ont dû se transporter à la ville des Préfectes, près de laquelle la belle Nausicaa se sépare d'Ulysse, après lui avoir indiqué son chemin. Aussi, comme aucun d'eux probablement n'a été en Grèce, les fabriques et les arbres de Poussin et de Claude Lorraine leur ont tenu lieu d'un voyage dans l'ancienne Corcyre. Un des concurrents a même poussé l'imitation jusqu'à donner à son tableau une couleur enfumée et un aspect de réclusté qui pourrait le faire admettre dans une galerie de vieux tableaux. Un autre, préoccupé de science archéologique et qui paraît avoir une opinion des plus arrêtées dans la question: il débattait de l'architecture polychrome des Grecs, s'est contenté de colorier en rouge et en bleu dans un travail bizarre de marquer le piédestal de sa Minerve. Du reste, son tableau annonce des prétentions à la couleur; mais ses arbres et ses terrains ne sont que tapage et rubis. Qui! débile tous ces tons criards, qui! écarte ces fausses richesses et qu'il s'efforce de se rapprocher un peu plus de la nature. M. Lecointe, inscrit sous le n° 1 est celui des huit concurrents qui a le plus cherché l'effet pittoresque. Son tableau est simplement conçu, mais est d'une exécution molle et fâchée. Son ciel est lumineux et d'un joli ton. Malgré les défauts de cette composition, malgré le manque de science gratuite, je serais assez disposé à croire qu'il y a de l'avenir dans le talent du jeune artiste. Le prix a été accordé à M. Charles Bonnyville, qui, lui au contraire, peult peut-être par trop de science pratique. Son tableau est d'un aspect saisissant, sa composition est clairement rendue et ses figures bien traitées; les fabriques du fond sont agréablement groupées et d'un bon ton de couleur. Cet œuvre est celle d'un homme habile, mais elle manque d'inspiration et surtout de nouveauté. Cette œuvre de remarque! cette dernière qualité semblerait devoir dominer dans des tableaux peints par de jeunes artistes, et cependant ils en sont complètement dépourvus. Qui nous déharrassera du conventionnel! — Le sujet du grand prix de peinture (la 2^e Jésus dans le prétoire insulté par les soldats. « Ils lui ôtent ses habits, dit saint Matthieu, et le couvrent d'un manteau d'écarlate, puis, ayant fait une couronne d'épines, ils lui lu-

hèrent sur la tête, avec un ruseau dans la main droite, et, se moquant à genoux devant lui, ils se moquaient de lui en lui disant : Salut au roi des Juifs. Ils lui caobaient au visage...» A l'exception de cette dernière circonstance que l'Académie aurait pu laisser en dehors du programme et que les élèves, du reste, ont en général le bon esprit d'omettre, cette scène est très-bien choisie et prête beaucoup à la conception et au développement pittoresques. L'unité de l'action, la variété des attitudes et des expressions, un certain nombre de personnages à grouper, l'opposition de la brutalité soldatesque à la sublime résignation de l'Homme-Dieu, tout concourait à exciter l'imagination des jeunes artistes. Parmi les dix tableaux exposés, celui de M. Leneveu se faisait remarquer par la sagesse de la composition et l'intelligente distribution des groupes; il semble s'être inspiré de la manière du Poussin pour l'ensemble général, et, s'écartant en cela du programme, il a donné une plus grande étendue à la scène en la plaçant en dehors du prétoire au milieu de Jérusalem et en vue du Calvaire, qu'on aperçoit à l'horizon. Cette composition a de la gravité, mais de la froideur. L'exécution surtout laisse à désirer et l'absence de caractères dans les figures ne lui permettait pas d'entrer avantagement en lice avec les tableaux des deux autres concurrents, MM. Cabanel et Bonouville qui brillent justement par ce genre de mérite. Les tableaux de ces deux rivaux sont tous deux remarquables par l'aplomb du dessin, la sûreté de main et la science pratique acquise. Il y a plus d'énergie, plus de verve, plus d'animation, plus de largeur dans l'œuvre de M. Cabanel; une exécution plus ferme, plus achevée, plus de science de dessin, plus de recherche de la forme, une disposition plus claire et surtout plus variée dans le caractère des physiognomies, dans celle de M. Bonouville. Chez le premier, l'on est saisi dès l'a-

vis de la confusion à tous ces personnages groupés autour du Christ. Toutes ces têtes alignées, la plupart sur une même ligne horizontale qui répètent plus haut d'autres figures sur un fond d'architecture d'une disposition malheureuse, font un effet désagréable. Néanmoins, en considérant les qualités réelles du tableau de M. Cabanel, on doit regretter que le prix

soit maladroïtement imaginée, une barrière retenait le public éloigné à quinze pieds de distance des peintures et le mettait dans l'impossibilité d'apprécier les dessins ou les tableaux de petite dimension. Pour surcroît d'ennui le calligraphe qui avait écrit au-dessous de chaque tableau le nom de l'artiste et l'indication du sujet, avait négligé de proportionner le calibre de ses caractères à l'éloignement dans lequel devait être tenu le profane vulgaire. Pour moi, après avoir éprouvé difficilement le nom de M. Biennory, pensionnaire de deuxième année, au bas d'une gracieuse composition représentant une jeune Loienne chantant en s'accompagnant de la lyre, tandis que son amant la contemple, assis à côté d'elle, je parvins à déchiffrer, avec des peines infinies, que le sujet était tiré des poésies... Il me fut impossible d'aller plus loin. Je m'adressai alors à un respectable amateur que je vis armé d'une forte lunette. « Tiré des poésies allemandes, a se mit-il à lire avec aplomb. Je renonçai à en savoir davantage ce jour-là, et ce ne fut que vingt-quatre heures après que j'appris que le sujet était tiré des poésies d'Alcandre. Finivie MM. les ordonnateurs de la fête à mieux calculer une autre fois la distance de leurs barrières ou la grosseur de leurs inscriptions. Outre ce tableau, M. Biennory a encore envoyé une grande figure peinte, représentant la nymphe Salmacis. — M. Lehouy (5^e année), les chrétiens persécutés par Dioclétien. — M. Darnery (1^{er} année), un jeune père endormi, figure d'étude, d'un coloris froid, mais d'un modelé rendu avec vérité dans certaines parties. — M. Hébert (4^e année), Delphica, copie d'après Michel-Ange à la chapelle Sixtine. Il serait bien à désirer que le gouvernement chargé M. Hébert de faire des copies semblables des quatre autres Silythes et qu'il en fit jouir le public. — M. Bristet (3^e année), fragment de la bataille de Constantin, d'après Raphaël. — M. Louvet (4^e année), une vue prise dans la villa Adriana.



(Nausicaa se sépare d'Ulysse. — Premier prix de paysage-historique, remporté par M. Charles Benouville.)

n'ait pas été partagé entre lui et M. Léon Benouville, frère du paysagiste, qui a obtenu le prix de paysage; car, par une singulière bonne fortune, les deux frères, élèves de M. Picot, ont été cette année les heureux vainqueurs dans les deux concours de peinture. Ce qui frappe principalement dans la composition de M. Benouville, c'est la vérité d'expression, l'intelligence, la finesse des physiognomies des personnages. La grande tournure du soldat placé derrière le Christ et qui, par une heureuse idée de l'artiste, tient d'une main élevée la fameuse inscription aux initiales J. N. R. J. et semble appeler avec l'emphase d'un héraut tout le monde à venir se prosterner devant Jésus de Nazareth, roi des Juifs; la figure fine et railleuse du soldat agenouillé, aux traits risés, au profil mince, au corps amaigri, le vrai bouc de la troupe; l'inouïe préoccupation de celui qui met la couronne d'épines; la tête de celui qui salue; celle de celui qui apporte un ruseau en guise de sceptre, expressive quoique vulgaire; tout cela forme un ensemble heureusement inventé et qui intéresse par sa variété; car pour moi, je n'admets pas la critique que l'on a faite de l'étrange diversité des types: Audaloux dans le crieur, Indien dans le soldat agenouillé, Napoléon dans celui qui salue. Cette diversité peut se justifier par l'histoire, et si elle

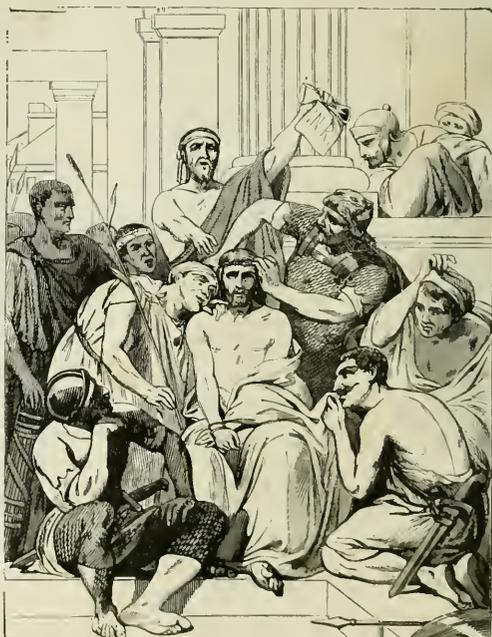


(Thésée trouvant sous une roche l'épée de son père. — Premier prix de sculpture, remporté par M. Guillaume.)

bord par le mouvement et la passion de cette foule acclamante après un seul homme sans défense; mais, il faut le reconnaître, le but est ici dépassé. Ce n'est plus une scène d'insultes, de moqueries dérisoires; ce sont là des hurlements farouches, c'est un horrible supplice où un soldat brutal, couvert, par je ne sais quel anachronisme, d'une armure du moyen âge et comprenant, avec son gantelet de fer, le front ensanglanté de la victime, fait l'office de bourreau. On peut aussi reprocher

mit à la gravité de la composition, elle était admissible. Ce me semble, dans la peinture de ces soldats grossiers destinés à faire mieux ressortir la divine sérénité, les adieux dévoués de la victime. Ici, des deux rivaux on fait également défaut; dans les deux compositions la tête de Jésus est d'une faiblesse extrême.

Le 28 septembre ont été exposés à la fois les divers ouvrages cotromés et les envois de Rome. Par une disposition as-



(Jésus, dans le Prétoire, insulté par les soldats. — Premier prix de peinture, remporté par M. François-Léon Benouville.)

— SCULPTURE: M. Gruyère (3^e année), une statue en marbre de *Mulius Scévola*; 2^e une *Baigneuse surprise*, statuette en plâtre. — M. Godde (5^e année), une *Scène du massacre des Innocents*, groupe en plâtre. — M. Diebolt (5^e année) la *Méditation*, statue en marbre. — M. Cavalier (2^e année), la *Tragédie*, buste en plâtre; 2^e un bas-relief représentant le *Flamme de Quirinus punant Rome assiégée*. — M. Marchal (1^{er} année), statue en marbre de la *Vénus du Capitole*.

Mœurs et costumes du Caucase.

On parle beaucoup du Caucase depuis quelques mois. Ses héroïques habitants soutiennent en ce moment, contre l'empire russe, une lutte terrible dont l'issue est encore incertaine. Il ne nous appartient pas de raconter ici les événements politiques qui, d'ailleurs, ont dû trouver leur place dans notre résumé historique hebdomadaire. Nous voulons seulement appeler

l'attention de nos lecteurs sur un magnifique ouvrage publié à Paris (1). En effet, les *Mœurs, scènes, paysages et costumes du Caucase* dessinés d'après nature par le prince Grégoire Gagarine, joignent au mérite de l'exécution un vif intérêt d'actualité : ainsi nous nous sommes empressés de profiter de la permission que nous a accordée leur heureux et intelligent

éditeur, de copier quelques-uns des principaux dessins de cette précieuse collection. Aujourd'hui nous avons choisi cinq costumes; un autre jour, nous reproduirons des scènes et des paysages qu'il nous a déjà été permis d'admirer.

En suivant le prince Grégoire Gagarine et le comte Ernest Stackelberg dans les provinces caucasiennes, on peut être sûr d'avance de faire un voyage aussi curieux qu'instructif.

« Après une heureuse navigation sur la mer Noire, nous débarquerons avec notre lecteur, disent-ils, sur les côtes de la Circassie, où il pourra sans danger lier connaissance avec les farouches et chevaleresques Tcherkesses, visiter leurs nombreuses tribus, passer dans les vertes et riantes contrées de la Mingrétie, et entrer dans les hospitalières demeures de l'Imérétie; chaque nouveau pas lui fera remarquer des changements de costumes, d'usages, de langage et de religion. Les différents types de la physionomie humaine lui démontreront l'origine des races mieux que les dissertations des savants. Après l'Imérète, il verra le Géorgien, le Turc d'Akhaldzik, le Kurde nomade des plaines de l'Ararat, le Persan, le Tatare, l'Arménien, le musulman des provinces de Chéké, du Schirvan, de Bakon, de Kouba; les tribus lesghiennes du Daghestan, dont les origines sont persanes, mongoles, chinoises et franques. En descendant des montagnes vers les steppes, il trouvera le Tatare Nogai, et les braves Cosaques de la Ligne, race slave qui a emprunté du Tchetchen son agilité et son infatigable intrépidité. Nous montrons tour à tour les neiges éternelles de l'Elbrons et du Kazbek, les épaisses forêts encore vierges de l'Imérétie, les villages fortifiés de l'Ossète, qui rappellent le grand style des paysans du Pousin; la riante et fertile vallée de Kakhétie, véritable Eden, perle de la création; les roches sombres et les noirs précipices du Daghestan; et les lourds monuments des styles byzantins et arméniens; les élégantes et riches architectures persanes. Nous reculerons

battent héroïquement les bandes rebelles de Chamil et obéissent un drapeau d'honneur pour leur bravoure et leur fidélité à la Russie. Là, les Goumbetis, les Ilsekhéris, les Aonklis, chacun au vol et au pillage, font de vaines tentatives pour percer nos lignes militaires.

« Ailleurs, parmi les nations groupées entre l'Elbrous et la



Femmes tcherkesses, à Ghelendyk, musulmanes.)



(Jeune prince ouboukh et son atalyé, ou précepteur.)



(Prince kazbek, costume de guerre, musulman.)

chemin faisant les curieuses légendes du pays, et nous ne négligerons pas les épisodes les plus dramatiques de cette histoire, encore si peu connue.

Nous avons vu les aquarelles originales du prince Gagarine et les lithographies qui en ont été faites par les premiers artistes de Paris, et nous pouvons affirmer que jamais plus beaux dessins n'ont été plus fidèlement et plus heureusement reproduits. Les costumes ont été coloriés avec un soin tout particulier. Somme toute, les *Mœurs, scènes, paysages et costumes du Caucase* sont destinés à prendre place dans toutes les grandes bibliothèques, à côté des plus brillants chefs-d'œuvre de la typographie et de la lithographie françaises.

Chaque livraison de dessins sera accompagnée d'un texte descriptif et explicatif par le comte Ernest Stackelberg. Nous avons sous les yeux le manuscrit de l'introduction qui doit paraître sous peu de jours, et nous lui empruntons les passages suivants :

« C'est vraiment un spectacle prodigieux que ce mélange de peuples belliqueux, indociles, fanatiques qui, sur un espace de 800 versets, présentent les plus frappants contrastes, la plus étonnante confusion de races, de langages, de mœurs et d'inséparables. Confinés dans un pays vierge et inaccessible, sans routes, sans communications avec l'étranger, ces peuples morcelés à l'infini, vivent dans l'ignorance du reste de l'univers, et sans lien commun qui les rattache l'un à l'autre.

« Dans le Daghestan, nous voyons les Avares et la tribu de Mekhtouli, fermement attachés à la maison de leurs Kians; les habitants de l'Akonah obéissent aveuglément à un cadî, leur chef politique et religieux, tandis que les Koubetchlis et les Andis, gouvernés par les anciens, se livrent à l'industrie dans leurs villages, ne prenant les armes que pour la défense du territoire. Ici, les Koissouboulines, la tribu de Nazrae com-

mer Noire, les Kabardiens et les Nogais observent une organisation hiérarchique et reconnaissent le pouvoir de leurs princes. Les Abaséks composent une fédération de petits suzerains qui, sans titre reconnu, se partagent le pays en autant de cantons qu'il y a de propriétés distinctes. Les Ouhniks, inquiets et turbulents, subissent momentanément l'influence



(Prince iméste, costume de guerre, chrétien.)



(Prince mingrétien, chrétien.)

(1) *Mœurs, scènes, paysages et costumes du Caucase*, dessins d'après nature par le prince Grégoire Gagarine et accompagnés d'un texte par le comte Ernest Stackelberg, ouvrage dédié, par permission spéciale, à S. M. I. Nicolas I^{er}, empereur de toutes les Russies. — 5 volumes de 12 livraisons; chaque livraison contient 4 planches et une feuille de texte. Les livraisons de costumes contiennent 6 planches colorées sans texte. 18 fr. la livraison. Paris, Hauser, éditeur, 41 boulevard des Italiens. — 7 livraisons sont en vente.

d'un homme habile, Hadji-Bersek, qui sans autres droits que sa bravoure, son intelligence et l'appui d'une nombreuse famille, s'érige en gouvernement et conduit toutes les affaires de sa peuplade. Ici aussi nous voyons simultanément les Djigétes, les Natoukhadjes, se soumettre volontairement et envoyer leurs députés à la Russie, tandis que les Chapsougs et les Ouhniks font une tentative de révolte et viennent se briser contre le fort Golovin sur la mer Noire.

« Au milieu de ce chaos d'institutions et de races, on peut néanmoins saisir quelques traits de ressemblance dans les usages et dans le caractère des nations les plus isolées les unes des autres.

« Ainsi, par exemple, on retrouve partout le même amour de l'indépendance qui ne laisse plus de frein à la licence individuelle, une ardeur guerrière qu'on entendrait dès le horizon, une grande adresse dans le maniement des armes et dans tous les exercices corporels, un penchant inné pour la rapine et pour le maraudage, à laquelle se livrent de petites bandes de cinq ou six individus, à défaut d'expédition sérieuse. Tous ces peuples sont d'une sobriété inouïe qui tient en partie à leur insouciance et à leur misère. La beaulté de mille constitutions le fond de leurs repas, et on n'orgore un mouton qu'à l'arrivée d'un hôte honoré. Une fois en campagne, ils vivent d'une provision de farine pétrée avec du miel, dont ils mangent à peine un quart de livre par jour. A une grande force musculaire, à une étonnante habitude des fatigues de la guerre, ils joignent une invincible paresse et un profond dédain pour l'agriculture et les travaux manuels, réservés aux femmes, aux esclaves et aux prisonniers. La femme, achetée moyennant le kalim (rétribution en armes, bétail ou argent), n'est qu'une esclave de plus dans la maison de son maître. Les soins du ménage, les pénibles travaux de la terre, voilà son lot, tant qu'elle est jeune et forte. Puis des rivaux viennent lui enlever ses droits et resserrer sa place au foyer domestique. La stérilité, les maladies et quelquefois un injuste soupçon suffisent pour qu'un mari renvoie une femme à sa famille en payant un dotage proportionné à la valeur du kalim.

« En général, les mœurs de ces montagnards sont pures; ils ignorent les vices qu'on reproche aux populations transcaucasiennes, et l'ivrognerie est rare chez eux, quoiqu'ils abusent quelquefois de la bouze ou *ghvca*, boisson obtenue par la cuisson et la fermentation du raisin. Des sentiments qui les honorent sont le respect pour les vieillards, la stricte observation des devoirs de l'hospitalité, le dévouement à l'humanité. Toutefois, ces usages ne s'observent qu'entre membres de la même tribu ou vis-à-vis de coreligionnaires. Un étranger ou chrétien (*ghiaour*) serait infailliblement pillé, quel que soit le *koumalj* qui le protège.

« Une qualité saillante de toutes ces peuplades est un stoïcisme admirable et un étonnant mépris de la mort. Souvent des maraudeurs au nombre de trois ou quatre résistent à des forces supérieures, et se font tuer plutôt que de se rendre. L'amour de la vengeance anime également tous ces hommes primitifs et a sacrifié une partie aux la loi du sang. Une injure à *bayez*, une laine de famille, se transmettent comme un héritage de génération en génération. Mais si la famille de l'agresseur est riche, une réconciliation est possible, et même pour l'assassin d'un parent, on a vu l'offense accepter un rachat en argent ou en bétail. Ces sortes d'affaires se jugent d'après l'*Adat*, qui est la loi coutumière, fondée sur des traditions la plupart antérieures à l'adoption de l'islamisme. L'*Adat* varie d'une tribu à l'autre, tandis que le *Chariat*, ou la loi civile, émanant du Koran, est la même chez tous les musulmans. Quelquefois les différends sont exclusivement soumis à l'arbitrage des prêtres, qui s'adjugent la meilleure part et renouvellent la fable de *l'Haître et des Plaidiers*. Ces *mollus* ou *effendis* sont les seuls lettrés parmi leurs compatriotes qui n'ont pas de langue écrite.

« Une institution remarquable, qu'on retrouve partout dans les montagnes du Caucase, est celle des *Abreks*. Les conséquences d'un crime, l'oppression d'un chef ou quelquefois le besoin farouche de la solitude et des émotions nécessaires de la guerre, entraînent des individus à désertir leur tribu et à rompre tous les liens de la vie sociale. Bannis en bande de dix ou quinze hommes, ils choisissent une retraite inaccessible et se vont exiler exclusivement au village et à l'extermination des *ghiaours*, mais tout en inquiétant les villages russes limitrophes, ils ne manquent pas de ramener aussi leurs compatriotes et de leur faire payer leur passage. Ces bandits portent le nom d'*Abreks*, et dans diverses localités, ce nom est devenu *Bedkérés*. Quelquefois ils forment des associations plus considérables, enlèvent leurs femmes et leurs enfants, et fondent des villages, dont la seule industrie est le brigandage; la seule législation, la loi du plus fort. Les villages d'*Archihi* et du *Trékhan* dans le Daghestan renferment tous les *Abreks* des peuplades voisines. Chez les Adighés, les sources de la Laha et de l'*Touroup* sont le refuge ordinaire de ces sauvages enragés.

« Le morcellement infini des tribus du Caucase et l'hostilité qui règne entre elles, témoignent de leur défaut de sociabilité et de l'absence des véritables sentiments de patriotisme. Quelquefois ils s'unissent et obéissent momentanément à un seul chef pour défendre un intérêt commun, repousser une agression ou entreprendre une guerre. Mais ces fédérations éphémères tombent bientôt déchirées par l'intrigue, la défection et la lutte des intérêts personnels. Ce manque d'accord n'existe pas seulement entre les membres d'une même nation, il se retrouve parmi les habitants d'un même canton, d'un même village... Tous les principaux chefs possèdent un ou deux assassins par leurs compagnons d'armes, et l'unce qui vient de s'échapper d'un de terribles exemples de semblables atrocités, se lamentent, flammés, dotés d'une vive imagination, ces montagnards se laissent facilement exalter par les espérances et les promesses qui flattent leurs passions. Si l'esprit d'imagination des Orientaux les rend crédules et prompts à se jeter dans les plus folles entreprises, en revanche, leur caractère versatile et défilant les porte bientôt dans l'exécutive contraire et les plonge dans le découragement.

« Quoique ces traits généraux appartiennent plus ou moins à tous les habitants de la chaîne du Caucase, il y a pourtant des peuplades qui se distinguent par des qualités particulières. Au milieu des habitudes de turbulence et de brigandage que nous venons de signaler, on remarque les mœurs douces des Karakatchis, au pied de l'*Elbrous*, des Kouhetchis et des Andis dans le Daghestan, tribus paisibles qui ne s'occupent que de leur industrie et de leurs troupeaux. Dans la même con-

trée, on admire la vie laborieuse des Avars, des Koissouloulines, des Salavats, qui, au milieu de rochers arides, cultivent un sol ingrat et taillent en terrasses les flancs des montagnes, transportent la terre végétale à des hauteurs prodigieuses. Un phénomène inconnu chez les Adighés, et qui ne se présente que parmi les Lezghes, est la recrudescence du fanatisme musulman et l'influence envahissante du clergé. L'apparition de prophètes comme Kasi-Mollah et Schaïm, qui ont réuni les pouvoirs politiques aux fonctions pontificales, l'extension de la secte guerrière et religieuse des Murides, ont produit de notables modifications dans l'état de cette partie du Caucase.

« Toute cette agglomération de peuplades hétérogènes ne comprend qu'une population mâle de 5 millions, ainsi répartie :

— Au nord et en dehors des montagnes dans la province dite du Caucase, Cosaques de la mer Noire et de la Ligne, paysans russes, habitants des villes, peuplades indigènes soumises, 500,000.

— De la mer Noire à la Caspienne, le long de l'arête caucasienne et dans ses immobilités ramifications, 1,200,000 montagnards, soumis ou indépendants.

— Au sud de la chaîne, entre les deux mers et jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie, 1,400,000 habitants, soumis et paisibles, dont une moitié est chrétienne et l'autre musulmane.

« A part quelques tribus idolâtres et ignicoles, les religions chrétienne et mahométane se partagent cette vaste contrée, et la Russie, tout en soutenant le christianisme, use de tolérance envers tous les cultes. Dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les doctrines du Christ pénétrèrent dans le Caucase par l'Arménie, et s'étendirent dans l'Ivère, dont saint Georges fut l'apôtre et où il fonda l'église géorgienne, subordonnée aux patriarches d'Antioche jusqu'au vi^e siècle. Vainement combattue par la dynastie persane des Sassanides, qui soutint les dogmes de Zoroastre, déclarée plus tard par les dissensions qui accompagnèrent la chute de l'empire d'Orient et l'apparition de l'islamisme sous les kalifes, l'Église chrétienne du Caucase conserva néanmoins vaillamment ses croyances et attendit sa délivrance avec résignation... Mais le morcellement du Kartvel et l'invasion des Mogols tartares de Tchingiz-Khan eurent des suites funestes pour le christianisme et pour toute partie du monde qui jusqu'à la fin du x^e siècle n'était que le joyau des Tartares. De nos jours, le Caucase n'a que 700,000 chrétiens de race kartvelienne et arménienne, sans compter les Russes colonisés au nord et au midi des montagnes.

« Le reste des populations, suit la loi de Mahomet, et dans beaucoup de localités n'est d'aucune religion. L'islamisme, ici comme partout, fut introduit par la force des armes...

« Au viii^e siècle, les kalifes, à la tête d'un peuple rempli de jeunesse et de vigueur, établissent leur puissance sur les ruines du royaume des Sassanides et de l'empire d'Orient. Les Arabes envahissent le Caucase. Le prophète Abou-Mousselm paraît dans le Daghestan et enlaine les imaginations pour un culte nouveau, approprié aux instincts ardents des peuples de l'Asie. Plus tard, les efforts des Kartvels au midi et les succès des Russes au nord resserrèrent l'islamisme dans les gorges du Daghestan et sur les rives de la Caspienne, où nous ne comptons pas moins d'un million et 600 mille musulmans divisés par les discordes des sectes d'Onnar et d'Ali. L'occupation de la rive de Circassie par les Turcs contribua aussi à propager l'islamisme parmi les nations voisines de la mer Noire, mais il fut fanatisme ne poussa pas des racines aussi profondes que dans le Daghestan. A la suite des derniers traités, les Turcs ont abandonné tous leurs établissements de la côte, le commerce des esclaves a cessé, et le ferveur religieux s'est tellement ralenti, qu'aujourd'hui les princes et les nobles seulement conservent leur croyance, mais non sans commettre de nombreuses infractions à la loi.»

Rosa et Gertrude.

(Suite — Voir t. V, p. 362, 378, 391, 406, 426, et t. VI, p. 6, 26, 42, et 24.)

XXXIX.

Comme on peut le croire, dès que je fus rentré au logis, je fis part à mes deux dames, en usant d'ailleurs de tous les ménagements convenables et surtout en faisant le nom et la profession de la belle Marie, des nouvelles que je venais d'apporter, et qui, j'avais dit, me procuraient après d'elles-mêmes, que tout le stratagème dont elles avaient fait l'œuvre des victimes avait été imaginé par le jeune monsieur, combiné sous sa direction, et accompli à son profit. Les pauvres enfants firent à ce récit, et Rosa elle-même, en se ressouvenant qu'elle avait protesté jusqu'au dernier moment en faveur de la probité du baron, éprouvait, comme on fait au sortir d'un imminent péril auquel on vient d'échapper en quelque sorte malgré soi, des mouvements d'horreur et des tressaillements étonnants. Cependant, pour les deux amies comme pour moi-même, la lettre du comte demeurait un impénétrable mystère, et dans nos suppositions de toute sorte nous allions quelquefois jusqu'à nous imaginer que, peut-être, cette lettre, véritablement écrite par le comte pour un baron de Bolou, de ses amis, avait pu être soustraite par quelque subit du jeune monsieur, lui être envoyée à Genève, et servir ainsi de prétexte naturel au hardi stratagème qui venait d'échouer.

Quoi qu'il en soit, ce fut pour moi et pour ces dames un soup de tranquillité que d'avoir découvert ces choses, et à partir de ce moment nous vécûmes les jours suivants dans

une sorte de calme, qui avait sa douceur après tant de troubles, d'inquiétudes et de vives alarmes. Gertrude s'était faite insensiblement la ménagère du logis, et bien que je fusse un peu enlarrassé pour souffrir à ce passage surcroît de dépenses, j'admiraïis que cette jeune fille, élevée dans l'opulence, sût si bien pouvoir en toutes choses aux nécessités d'une stricte économie, et à cet effet, mettre la main, et à cet effet, nous nous acclamaient pour qu'ils fussent modiques, la au service de la maison pour qu'ils ne vint pas à nécessiter l'entretien coûteux d'une servante. Du reste, comme je l'avais présenté, toutes les deux avaient su se tirer des larmes de leur femme, je ne sais quelles robes avouées dont l'apparence, à raison de sa modestie et à raison du ressouvenir dont elle était pour moi l'occasion, me faisait plaisir à regarder. Aussi ne songions-nous plus aux valises, et sans trop m'enquérir de l'avenir, je vivais dans mon intérieur, ainsi accoutumé de la présence de deux dames étrangères, comme s'il eût été toujours ainsi nombreux et comme si l'on devait toujours demeurer le même. C'est une qualité que l'imprévoyance naturelle des choses d'argent, et j'ai le bonheur d'en être pourvu bien plus par tempérament que par effort de raison ou de piété. Toujours pauvre, je n'ai pourtant jamais manqué de rien, et commencer par vivre aujourd'hui en attendant demain, au lieu de gêner aujourd'hui par l'inquiétude de demain, c'est un adage de bon sens dont la pratique ne m'a jamais coûté grand peine; comme c'est une façon de faire qui convient au chrétien, en tant qu'il s'envisage sur cette terre, non pas comme un propriétaire qui plante et qui s'arrouille, mais comme un pèlerin qui passe, se dirigeant ailleurs.

Quant à nos entretiens, ils roulaient principalement sur la position de ces dames, sur leurs familles, sur les lettres que nous en attendions, sur le comte enfin, sur le mystère de son long silence, et sur toutes les façons plausibles de l'expliquer. Rosa, depuis son retour, et peut-être déjà auparavant, s'était mis dans l'esprit que ce silence du comte, aussi bien que sa longue disparition, avaient pu être de sa part un moyen d'éprouver sa tendresse; et à mesurer que les jours, que les semaines s'écoulaient, elle accordait plus de créance à cette opinion; en telle sorte que, sur ce point, elle avait fini par être plus tranquillisée que Gertrude, qui, je le voyais bien, taisait ses craintes pour ne pas troubler le repos de son amie, plutôt qu'elle ne paraissait disposée à en adopter le motif pour elle-même. Aussi pendant que, d'une part, Rosa souriait avec plus de force que jamais cette tendresse et ce culte qu'elle avait votés à son époux, d'autre part, elle était devenue insensiblement moins préoccupée du désir d'en recevoir des lettres, et il se passait quelquefois deux et trois jours de suite sans que mon fils allât faire sa tournée à la poste.

Les objets qui nous tenaient habituellement le manquant guère d'exercer sur nous une influence salutaire ou pernicieuse: aussi était-ce en partie dans l'intention que ces dames se trouvaient, à cet égard plus favorisées qu'elles n'avaient pu l'être chez les Miller, que je leur avais d'emblée cédé ma chambre. Cette chambre est assez claire, et vers onze heures jusqu'à deux heures environ, quelques rayons de soleil y pénètrent; mais outre que, d'autant sur une cour intérieure, elle est retirée et silencieuse, rien d'ailleurs n'est trop fait pour en tempérer l'aspect un peu sévère. Tout autour, des layettes supportent diverses éditions des saintes Ecritures, tre ou quatre on s'y voit que de petites gravures pauvrement gravées, qui représentent les heures de nos vénérables réformateurs. Néanmoins au lieu de la trouver triste, Rosa et Gertrude y étaient entrées avec un visible plaisir, comme si le saint parfum de ces livres eût convenu à leurs cœurs travaillés d'angoisse, et qu'elles eussent trouvé dans cette retraite ainsi disposée un sûr et respectable refuge contre les redoutables atteintes du monde, de la police, des gendarmes, et contre le souffle inévit et vicieux aclairné à les perdre.

Insensiblement, et après qu'elles avaient occupé leurs heures à raccommoder leurs robes et les nôtres, à compléter ma provision de rabats, à visiter et à rapiécer mon lit de lit ou de table, elles s'étaient mises à tirer des layettes quelque livre, et je les surpris souvent qui, assises l'une auprès de l'autre, dans une attitude de recueillement, se cherchaient des consolations dans la lecture, fait ordinairement par Gertrude, de quelque méditation religieuse appropriée à leur situation. A nous voir alors, elles m'accueillaient avec toute sorte de respectueuses caresses, moi, les laisser sur le front avec reconnaissance. On aurait dit les gens les plus véritablement heureux, et l'on ne se serait pas trompé de tout point. Car quelle est l'infortune que ne tempère pas la piété? et la ou réçent l'union, la paix de conscience, le travail, la simplicité de vie, comment se ferait-il que le bonheur fut tout à fait absent? Bien des fois Rosa et Gertrude m'avaient alors qu'elles s'étaient trouvées, dans leurs intimes entretiens, que si jamais bien leur accordait la grâce de les faire entrer, avec le comte, au sein de leurs familles, elles feraient très aux exaltations passionnées de leur jeunesse pour chercher une félicité solide dans les choses bien simples où l'épreuve leur avait appris qu'elle se rencontrait, et qu'elles avaient reconnu que, parmi les services dont elles m'étaient redevables, elles devaient compter comme l'un des plus précieux celui d'avoir appris de moi, que la gêne est mille fois moins à redouter que les oisivetés de l'opulence; que vivre, c'est cultiver son cœur en l'attachant à des devoirs et à de bonnes œuvres; qu'enfin, vouloir plaire à Dieu et s'adorer, dans le secret de son âme, à cette belle tâche, c'est avoir rencontré la seule règle du bonheur et le vrai but de son existence. J'ai toujours été religieuse, ajoutait ingénument Rosa, car comment ne pas l'être au moins de respect, de reconnaissance, d'exemple? mais je reconnais que je n'ai jamais été peuse, et que, sans cette épreuve et votre aide, mon bon monsieur Bernier, j'aurais couru le risque de ne le devenir jamais!

Ces discours, si remplis d'intelligence et d'honnêteté, me causaient un bien vrai contentement, et c'est qu'après, à propos de ces dames, j'avais éprouvé avec toute la lassitude de bien faire et le découragement de poursuivre, en les écoutant

parler ainsi, je me trouvais payé avec bien de l'usure de quelques moments que j'avais consacrés à les préserver de criminelles atteintes et à les diriger vers une bienheureuse réconciliation avec leurs parents. Du reste, en m'entretenant de ceux-ci avec elles, je croyais déviner, au travers du ton respectueux de leurs discours, qu'opulents et frivoles, plus entichés de rang et d'honneur mondain que sérieux dans leur vie et prévoyants dans leurs directions, il fallait attribuer en partie à leur négligence ou à leurs excoptes, que des jeunes filles, aussi bien dotées que l'étaient Rosa et Gertrude, se fussent néanmoins fourvoyées au point de n'écouter que les suggestions de cupris expérimentés et romanesques, puisque je trouvais moi-même si aisé de développer chez elles toutes les dispositions vertueuses, toutes les solidités du bon sens et tous les plaisirs d'une candide piété. Le moment approchait, au reste, où j'allais voir ces parents à l'œuvre; et, en songeant quels risques avait courus ce dépit de ces deux enfants si bien faits par leur âge et par leur figure pour allumer les convoitises des libertins, je me réjouisais d'avoir à les leur rendre intacts de tout mal et enrichies de quelques vertus.

XL.

Une seule chose, vers ce temps de consolant répit et d'heureuse attente, me causait de l'inquiétude : c'était la santé de Rosa. Habituellement pâle, et d'ailleurs amaigrie, souvent elle se contraignait visiblement pour paraître à table, et quelquefois aussi, au moment d'y paraître, elle se voyait obligée, par quelque subit malaise, de quitter sa chambre, où nous la trouvions ensuite, souriante, à la vérité, mais affaissée dans la bergère, ou encore ne s'y trouvant pas d'assiette à son gré. Comme elle ne voulait point voir de médecin, je pris sur moi de mettre à sa disposition un baillon de vin d'Espagne, en l'invitant à y recourir dans ses moments d'angoisse, et je vis avec plaisir que, le plus souvent, quelques gouttes de cette liqueur suffisaient pour conjurer tantôt des symptômes d'ingratitude languere, tantôt des approches de défaillance.

Le scandale qu'avait produit l'esclandre du baron, l'arrestation de la fille Marie et la bien innocente complication de Rosa et Gertrude dans l'affaire des marclands, s'était peu à peu apaisé; et comme il arrivait dans une grande ville, à ces bruits de rue en avaient succédé d'autres qui défrayaient la malignité publique. Mais, d'autre part, le séjour de ces dames dans ma maison commençait à attirer l'attention du voisinage, et je ne tardai pas à m'apercevoir que si les propos dont elles étaient l'objet avaient moins d'éclat et de publicité, ils n'en étaient pas moins actifs, et quelquefois aussi envenimés, plus encore par cette intempérance de langue, qui est le défaut de tant de personnes, d'ailleurs recommandables, que par une intention malveillante ou par l'envie de nuire gratuitement. Les servantes de la maison, dès le premier jour, avaient glissé à l'envi sur l'arrivée de ces dames, et sur la descente d'un laquais dans mon domicile, jusqu'à ce qu'ayant appris plus tard que des gendarmes qui avaient trouvé ces dames assises, de nuit, et toutes parées, sur le perron de la maison des Miller, s'étaient mis en devoir de les arrêter, elles en avaient conclu que c'étaient des personnes très-équivoques dont j'avais entrepris la conversion. De là des regards qui, de l'escalier, plongeaient dans la chambre de ces dames; de là des sourires moqueurs et des colloques sans fin, tantôt dans la cour ou au bas des rampes, tantôt jusque devant mon propre seuil.

D'un autre côté, j'appris que des personnes respectables du voisinage, dont quelques-unes étaient la fleur de ma paroisse, mais qui avaient entendu parler vaguement de ces dames, de leur évation, de leurs dettes, me blâmaient hautement de les avoir introduites dans ma maison. C'étaient, disaient-elles, outrepasser les bornes d'une charité bien entendue, et détruire gratuitement la sainte austérité que doit toujours respirer le domicile d'un pasteur. D'ailleurs j'avais pour fils un jeune homme de vingt-cinq ans, et si, à raison de son caractère connu, l'on pouvait accorder que je n'exposais pas ses moeurs à quelque péril, il était évident que je laissais courir des risques à sa réputation, et que je déforais ainsi cette couronne sans tache qui doit être la marque honorée d'un futur ministre de Jésus-Christ. Je reçus même la visite d'un pasteur de mes collègues, qui, poussé par un mouvement de charité franche vraiment fraternelle, avait voulu se faire auprès de moi l'organe de ces personnes respectables, et qui, à tous ces sujets de blâme, ajoutant celui-ci, que, moi-même, je compromettais, par l'admission dans ma maison de deux jeunes personnes décriées à tort ou à droit, le saint caractère dont je suis revêtu. Je contai alors à ce collègue toute l'histoire de mes deux jeunes amies et commençai de nécessairement à l'abandonner sur le pavé de la rue. Mais je vis avec douleur que, tout en applaudissant à mes intentions et à mes démarches, il continuait néanmoins de me blâmer sinon de les avoir recueillies le premier soir, du moins d'avoir continué de les garder chez moi au lieu d'avoir cherché à tout prix à les placer ailleurs. Et comme je lui dis que je n'en avais pas les moyens, il se fit fort de me les procurer en intéressant quelques personnes riches à la position de ces dames. J'y ai songé, lui dis-je, mais là aussi le devoir me contraint et la nécessité m'oblige, puisque je suis trop en aucun autre lieu que chez moi ces enfants ne pourront être à l'abri des menées du vice et de la surprise des méchants. Il comprit peu ce motif, et il se retira sans que j'eusse pu dissiper ses scrupules et obtenir son assentiment.

Quand il se fut éloigné, je considérai avec tristesse combien est difficile la moindre œuvre de charité alors que, pour la poursuivre, il faut pour ainsi dire se placer entre la justice de Dieu, d'une part, qui laisse s'accomplir les résultats mérités d'une rébellion contre ses commandements, ainsi que c'était le cas de ces deux pauvres enfants, et les jugements de hommes, d'autre part, qui, s'ils ont dans ces occasions spéciales leur côté légitime et respectable, ne faisaient pas que

d'être sévères, enclins au blâme, et disposés à faire ployer les instincts d'humanité et de charité devant la stricte rigidité des convenances tant sociales que morales. Que pouvais-je faire, moi obscur et dénué, que de veiller de près et par mes propres yeux sur deux infortunées que les organes déchainés avaient chassées haletantes déjà et à bout de leurs forces jusques dans l'abri de ma demeure? Et néanmoins ce blâme m'était sensible, en tant qu'il parlait de personnes vraiment religieuses et dignes de toute mon estime, en telle sorte que l'amertume, le découragement et jusqu'au doute lui-même sur ses propres efforts, venaient par instants m'assailir sans que je me trouvasse toujours en mesure de les combattre.

LXI.

Mais, le lundi suivant, je fus secouru de bien autre sorte, et il fallut, je pense, que des cordages d'affection, d'humanité et de pitié tout à la fois me retinssent bien fort pour que je n'abandonnasse pas immédiatement au conseil que m'avait donné le pasteur, mon collègue, de placer à tout prix ces dames dans une autre maison.

Comme nous venions de sortir de table, je remarquai que Gertrude, qui y avait paru seule ce jour-là, ne se retirait pas à son ordinaire. Présument qu'elle pouvait avoir quelque chose à me dire, je fis signe à mon fils de s'éloigner, et, dès que nous fûmes seuls. « Qu'est-ce donc, Gertrude ? lui dis-je, et d'où vient que vous êtes ainsi contrainte et embarrassée ? » Alors son visage se couvrit d'une vive rougeur, des larmes y ruisselèrent presque aussitôt, et voyant qu'une sorte de honte l'empêchait de parler, je me préparai à recevoir l'aveu de quelque circonstance fâcheuse que, d'accord avec Rosa, elle avait dévoilée jus qu'à ma connaissance, malgré mes pressantes sollicitations et malgré les droits que j'avais fait valoir à une confiance entière et d'une véracité sans restrictions.

Hélas ! cependant ce n'était rien de semblable, et le soulagement que j'en ressentis contribua sans doute à m'aggraver mon propre trouble. En effet, tout à l'heure Gertrude, laissant la voie et détournant les yeux de mon visage, m'apprit que son aïe se croyait enceinte... qu'à la vérité, à cause de leur inexpérience et à défaut d'une mère qui leur eût adressé des questions à ce sujet, elles avaient vécu dans une entière ignorance de cet événement jusqu'aux défilancements toutes récentes de Rosa; mais que cette nuit, et après que ce doute leur était entré dans l'esprit depuis quatre jours à peine, Rosa avait cru sentir dans son sein les tressaillements d'un enfant; que si sa joie avait été inexprimable à ne considérer qu'elle-même et ses espérances, elle avait néanmoins songé avec douleur que ce serait pour moi une triste nouvelle et peut-être un motif de ne les plus garder dans ma maison; qu'elles m'imploreraient néanmoins toutes les deux, puisque leur absolu dévouement les empêchait de prévenir à cet égard mes bien justes desirs pour que je voulusse bien les garder tout au moins jusqu'à l'arrivée des réponses à nos lettres, et qu'à cette occasion ou bien en retournant auprès de leurs familles, elles me délivreraient de leur présence avant que cette grossesse eût été décelée, ou bien, d'elles-mêmes, elles s'en iraient placer quelque part, après qu'elles auraient eu le temps de faire connaître leur détresse matérielle à leurs pères et mères et d'en recevoir quelque secours d'argent, qui, si modique qu'il fût, suffirait à leurs besoins.

Cette nouvelle, je l'avoue, m'atterra, car je prévis aussitôt l'aiment que cette grossesse allait fournir à la malignité publique, les ennuis et les inconvénients dont elle serait inévitablement l'occasion dans une maison sans femme, l'obligation où j'en viendrais peut-être de m'entêter pour pourvoir à de nouvelles dépenses, enfin l'obstacle nouveau et l'aggravation de détresse qu'elle allait jeter dans la situation déjà si déplorable des deux jeunes amies. Toutefois, m'attachant surtout à ce dernier point de vue, et d'ailleurs ému de pitié au discours suppliant de Gertrude, tout en laissant l'avenir dans la vague, je m'efforçai de la consoler, et je l'assurai que si, d'une part, elles devaient compter sur moi dans tout ce qui ne dépassait pas le convenable et le possible, d'autre part il fallait espérer que la Providence, d'une façon ou d'une autre, viendrait à notre secours. Qu'en attendant il importait d'épargner à Rosa les sollicitudes et les alarmes, et qu'à cet effet j'irais de ce pas auprès d'elle afin de lui marquer et à la fois l'assurance que j'étais de ne rien changer pour l'heure à son établissement chez moi, et la part que je prenais à la joie que lui avaient fait éprouver ses premiers tressaillements de la maternité. Et à ces mots Gertrude me témoignas sa vive reconnaissance; elle m'introduisit auprès de son aïe.

Je trouvais Rosa assise dans la bergère, et qui, sans se lever à son ordinaire, semblait attendre sans trouble que j'osasse prononcer sur son sort. Sa physionomie, bien loin de marquer ni honte, ni crainte, ni alarme, respirait au contraire la joie la plus sereine, et il semblait que, parvenue désormais au comble de ses vœux, tout ce qui ne lui resterait plus l'enfant qu'elle avait senti dans son sein n'eût plus de pouvoir ni pour contraindre son âme ni pour abattre son courage. En la voyant ainsi disposée, je renouai à prendre l'intimité de la rassurer, et m'étant approché d'elle : « Rosa, lui dis-je, que Dieu bénisse le fruit de vos entrailles ! » Alors elle prit ma main pour la garder longtemps sur son cœur, sans d'ailleurs chercher des paroles, mais comme pour savourer mieux encore, en s'emparant de mon soupir et en lisant mon affection dans mes yeux, la plénitude de félicité dont elle jouissait. A la fin, et avec un accent de profonde gratitude : « O Mon Dieu ! dit-elle, je portais donc sans le savoir ce trésor de ma vie ! et quand je me croyais abandonnée de toi, ta bonté m'avait déjà ménagé cette grâce de devenir la plus heureuse d'entre les femmes !... Mon père, ma mère, que ti es-tu à cette heure dans cette chambre pour me pardonner en faveur de cet enfant ! Ludwig, mon bien-aimé, que tardes-tu à paraître, et n'est-ce pas ici l'industriel secouru de la tendresse qui nous unit ? » Pendant que Rosa parlait ainsi, Gertrude, s'élançant

derrière la bergère, versait en silence d'abondantes larmes, comme si elle eût voulu caclier à son aïe que ses secrets pressés et ses pressentiments intimes n'étaient pas à l'insusson des siens.

R. TOPFFER.

(Lr suite à un prochain numéro.)

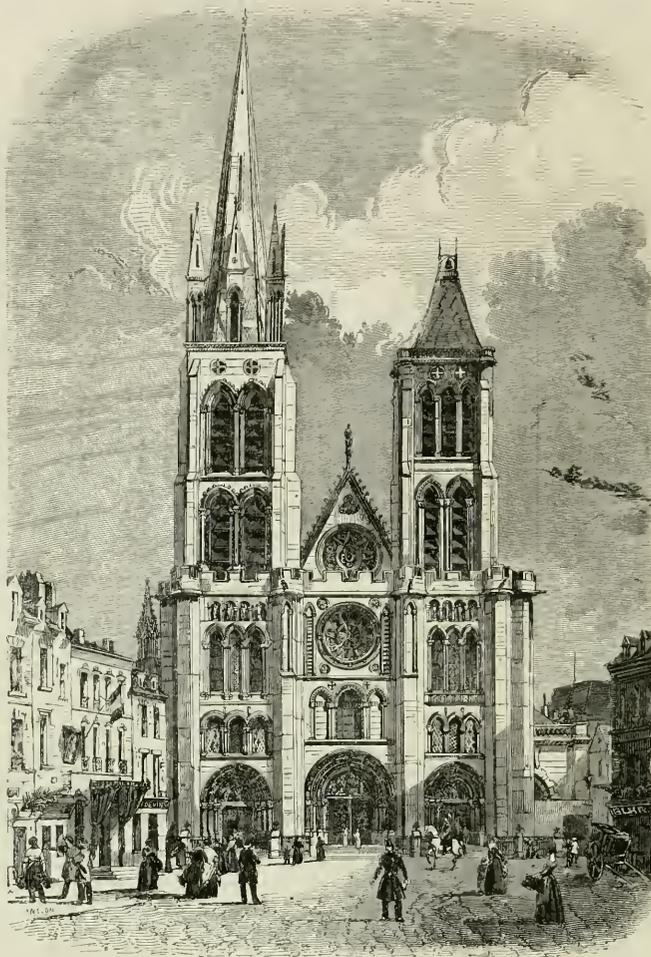
Église royale de Saint-Denis.

SA RESTAURATION. — ORGUE DE MM. CAVAILLÉ.

HISTOIRE. — L'origine de l'église royale de Saint-Denis remonte aux premiers temps de la monarchie française. Dagobert, qui enrichit de riches dépouilles, en a été regardé comme le fondateur. A sa mort il y fit enterrer, Son tombeau, détruit par les Normands, fut rebâti au XIII^e siècle par ordre de Louis XI. On voit à gauche, en entrant dans l'église une pierre sépulcrale où des sculptures en relief représentent l'âme de Dagobert entraînée sur une nacelle par des diables et délivrée par saint Denis, saint Martin et saint Maurice. Sous le règne de Pépin, l'église fut détruite et remplacée par un nouveau plus spacieux qu'on n'acheva que sous Charlemagne. L'abbé Suger fit démolir, du moins en grande partie, cette église, pour en reconstruire une plus majestueuse. Le portail et les deux tours qu'on voit aujourd'hui datent de cette époque. Il fit abattre une espèce de porche en saillie, d'un style loth, élevé par Charlemagne au-dessus du grand portail. En outre, il dota la basilique d'une foule d'objets et de meubles précieux par la main-d'œuvre, par les riches métaux, par les bijoux entassés dans leur collection, et on dut à sa magnificence et à son goût pour les arts ces magnifiques verrières, répandues en si grande profusion qu'elles firent donner à l'église le surnom de *Luceur*. On regarde comme étant de son temps un vitrail dans lequel il est représenté aux genoux de la Vierge, et qui a été remplacé à la fin du XVIII^e siècle par un vitrail de la fin du XVIII^e siècle. Les constructions furent achevées en 1281, par l'abbé Mathieu de Vendôme. Sous le règne de Charles VI, l'abbé eut beaucoup à souffrir des discordes civiles; elle fut pillée et son abbé massacré. Les religieux furent plus d'une fois transporter leurs trésors à Reims ou à Paris, ce qui ne les empêcha pas d'éprouver des pertes considérables. De grands privilèges avaient été accordés à l'abbaye de Saint-Denis; elle ne dépendait d'aucune autre juridiction ecclésiastique que de celle du pape. Elle jouissait de la prérogative d'être dépositaire de la couronne, du sceptre, des ornements royaux qui avaient servi aux sacres et aux couronnements. Les religieux Doublet, dans son Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, consacre un chapitre entier à ce grave sujet : « Comment les offrandes qui se font en l'église de Saint-Denis en messes des enterrements des rois, reines et enfants de France appartiennent à l'abbé et au comte d'Arles, et non à quiconque prelat, pour avoir célébré en telle, et autres belles particularités. » On ne s'étonnera pas, d'après cela, de l'anecdote racontée par la princesse Palatine, mère du régent, dans sa correspondance allouante : « Au service funèbre de la dauphine, en allant à l'offrande, je portai le cercueil, *à la levée* avec des pièces d'or, à l'évêque qui chantait le grand messe. Ce prelat voulait le donner à ceux qui l'assistaient et qui étaient des prêtres de la chapelle du roi, mais les moines de Saint-Denis accoururent à grande abattre, prétendant que le service avec les pièces d'or leur revenait de droit. Ils se jetèrent sur l'évêque, dont le fait fut commença à chansever, et lui firent tomber la tête. Si j'étais resté encore un moment, l'évêque avec tous les moines seraient tombés sur moi; ainsi je descendis à la hâte les quatre marches de l'autel, car j'étais encore lesté, et je ne pus m'empêcher de rire : tout le monde en fit autant. » — La basilique royale était devenue, depuis Dagobert, le lieu de sépulture des rois et reines de France, princes et princesses du sang. L'inhumation de Bertrand du Guesclin y fut le premier exemple d'un sujet enterré à côté des princes qu'il avait défendus. En 1793, la destruction de ces tombeaux fut décrétée. Le corps de Turéme fut trouvé dans un état de conservation tel, que les traits de son visage n'étaient pas altérés. Quelques années plus tard, Napoléon fit transporter son tombeau aux Invalides. Tous les monuments furent brisés, et les restes des souverains furent portés au cimetière dit de Valois et jetés dans une fosse commune. En 1794, il fut question de détruire de fond en comble l'église; on se contenta d'enlever sa couverture en plumb pour en faire des balles. Elle fut démolie à ses vitraux en 1799, et l'abbaye devint un magasin de farines. En 1806, Napoléon ordonna la restauration de l'église. Le 20 février, il rendit le décret suivant : « L'église de Saint-Denis est consacrée à la sépulture des empereurs. Un chapitre composé de 10 chanoines est chargé de la desservir. Ces chanoines sont choisis parmi les évêques âgés de plus de 60 ans. » Il ordonna qu'on ne se servirait plus pour la sépulture des souverains de l'entrée pratiquée dans le chœur, et conduisant aux caveaux par un escalier sur les marches duquel chaque roi était originairement déposé. Il fit pratiquer dans la chapelle souterraine une issue qui fut fermée par des portes de bronze armées d'une triple serrure. On peut encore les voir aujourd'hui. De plus, il ordonna la construction d'une chapelle expiatoire des crimes de la révolution; ces derniers travaux ne furent ébauchés que par le roi Louis XVIII qui les fit exécuter. Le caveau royal eut ce que l'on put trouver des corps de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et successivement les dépouilles du duc de Berry et de Louis XVIII, puis celles du duc de Bourbon, dont on aperçoit à travers une grille la bière dans un caveau éclairé par une petite lampe.

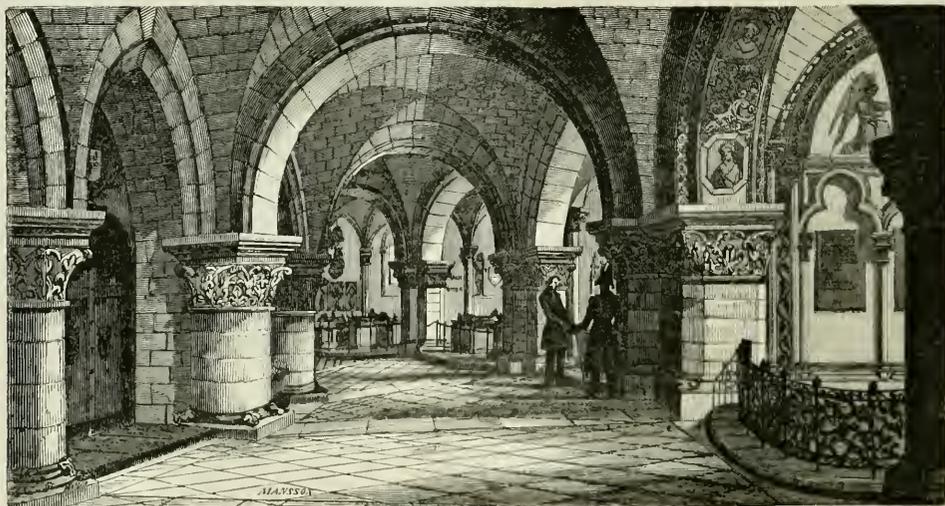
RESTAURATION. — L'église de Saint-Denis est en réparation presque depuis le commencement du siècle. Au 1^{er} janvier

1855, 4,400,000 francs avaient été dépensés, et sur 57 travées comprises dans le pourtour de l'église, 19 seulement avaient été restaurées. La somme de 4,430,000 francs fut accordée par la loi du 27 juin 1855. Ce crédit a dû être bien dépassé. Il a fallu reprendre l'éclisse presque entièrement. La flèche du clocher, foudroyée le 7 juin 1857, a été reconstruite et terminée le 14 juin 1858. En ce moment, on remplace la charpente de la toiture par une charpente en fer; on commence seulement à y appliquer la couverture en plaques de cuivre. Cette nouvelle toiture, beaucoup plus élevée que l'ancienne, donnera un aspect beaucoup plus grandiose au monument. Un habile architecte, M. Debret, s'est consacré depuis trente ans à la restauration de l'église de Saint-Denis. Quelques parties de sa restauration ont été critiquées avec amertume, mais c'est un devoir pour la critique de se montrer discrète vis-à-vis d'un homme qui a poursuivi avec zèle une si longue étude. Je ferai seulement ici deux observations qui m'ont été suggérées par une visite faite à l'église, et qui s'adressent plutôt encore au goût général qui semble triompher dans la restauration des monuments du moyen âge qu'aux travaux de M. Debret en particulier. La première a trait à la décoration au moyen de fonds et d'arabesques de couleurs vives et variées, appliqués sur les murailles, sur les voûtes et jusque sur les colonnettes, les tores ou les baguettes. Souvent, je le sais, et c'est le cas à l'église de Saint-Denis, on a retrouvé, en enlevant le badigeon, les traces de cette ancienne décoration. Je doute que cette éclatante ornementation, rehaussée d'étoiles, de fleurs de lis d'or (car nous restaurons tout, nous acceptons tout dans notre impartialité), n'ait été pendant le moyen âge un éblouissant spectacle pour les populations étonnées. Mais aujourd'hui, sur toutes les parois des cafés, des spectacles, des boutiques de petits-fours, nous sommes habitués à voir



(Vue extérieure de l'église royale de Saint-Denis.)

parfaitement exécutées les arabesques les plus fantastiques. Cette grossière et criarde enluminure des églises, perd à nos yeux son caractère d'archaïsme pour s'assimiler à un pastiche du décor moderne. Cela peut être employé avec avantage dans les petites chapelles latérales, mais il ne faut pas, à mon avis du moins, que cela ombre de trop grands champs, à moins de régner exclusivement partout. Le contraste avec les parties nues où la pierre garde son ton uniforme, me semble d'un effet désagréable. — La seconde observation concerne les verrières. Il y a quelques années encore on pensait qu'il avait la un secret que le moyen âge avait emporté avec lui. Aujourd'hui Sévres, et surtout Choisy-le-Roi, fournissent des produits matériellement supérieurs aux anciens. Les artistes se sont jetés dans cette voie nouvelle avec ardeur, et de toutes parts les croisées des églises reçoivent de grandes compositions, où les lignes sont dessinées avec un contour sec et arrêté, qui ferait honneur à un Florentin. Et cependant, les anciens vitraux au feuillage indiscernable, où les figures et les couleurs se mêlent, où la ligne se confond, sont restés les véritables verrières, tandis que nos vitraux au dessin savant ne sont que des transparents. Cela est particulièrement sensible à Saint-Denis, où les vitraux se sont transformés en grands tableaux historiques. Une de ces grandes pages, placée dans le transept de droite, représente Napoléon visitant l'église de Saint-Denis en 1806 et en 1810; une autre, en face, Louis-Philippe la visitant en 1857. Quelle impression voulez-vous que j'éprouve de tout cela? Que voulez-vous que je fasse de ce grand lussard bleu, de ce monsieur en veste et en culotte couleur de confiture de mirabelle, qui reçoit l'empereur? de M. de Montalivet qui reçoit le roi? Si je lève les yeux au ciel, c'est pour rêver de Dieu et de ses anges. Or, cela me sera absolument impossible tant que j'aurai sous les yeux cette malencontreuse culotte trans-



(Caveaux des sépultures royales, dans l'église royale de Saint-Denis.)

parente. Je voulais entrevoir l'empire à travers les mystérieux claiotements de la couleur et de la lumière; au lieu de cela, vous me faites voir la lanterne magique. *« Et voilà qui vous représente le grand empereur Napoléon. »* Faites prendre à l'huile toutes ces visites officielles, si vous voulez qu'on en

conserve le souvenir, mais réservez les verrières pour les anges et les saints. — Du reste, à part quelques rares anomalies, notre époque, il faut le reconnaître, avec sa libre et impartiale intelligence des choses, est parfaitement bien disposée pour entrer avec un sentiment vrai dans ce travail de res-

tauration qui appelle ses efforts et son bon vouloir de tant de côtés. Le comité de conservation des monuments historiques a eu une heureuse influence à cet égard, et les instructions rédigées par ses soins ont servi à répandre par la France des idées saines et le goût des études archéologiques. Nous

reproduisons ici la médaille en bronze que M. le ministre de l'intérieur vient d'adresser à chacun de ses membres. Cette médaille, qui fait honneur au talent du graveur, M. Barre, est conçue dans ce système d'impartialité dont nous parlions tout à l'heure, et semble avoir pour but d'indiquer que le gouvernement, sans engouement irréfléchi, est disposé à étendre sa protection aux restes de l'antiquité profane aussi bien qu'à ceux du moyen âge.

Les curieux peuvent, en visitant l'église de Saint-Denis, admirer, dans les côtés de la nef les magnifiques mausolées de Louis XII, de François I^{er} et de Henri II, et, en descendant dans la chapelle souterraine parcourir la suite de tombeaux des rois et reines de France qui forme une série chronologique curieuse pour l'étude de l'art. Mais ces tombes sont vides des poussières qu'elles devaient conserver à travers tous les siècles. Car rien ne dure en ce monde, et il y a déjà bien des siècles que la *psalmodie perpétuelle* fondée par Dagobert à l'aide de chœurs de religieux, se relevant nuit et jour les uns les autres, a cessé de se faire entendre. Quant au riche trésor de l'abbaye, il n'existe plus. Les reliques des vieux âges, la chaise de saint Louis, l'épée et la couronne de Charlemagne... ont été dispersées. Seulement on a rétabli dans la sacristie le fameux fauteuil de Dagobert. Grâce sans doute à la popularité du bon roi, il fut respecté pendant la révolution, mais la science a contesté ses titres, et elle en a fait une ancienne chaise consulaire. Ce qui du reste en l'empêcherait pas, ce me semble, d'avoir servi de trône à Dagobert. Le 13 avril 1804, au camp de Boulogne, lors d'une solennelle distribution de croix de la Légion d'honneur, l'empereur de fraîche date voulut asseoir sa nouvelle royauté sur un vieux trône, et il ne trouva rien de mieux pour cela que d'emprunter la chaise au *bon roi Dagobert*. Il avait sans doute ce jour-là la tête un peu à l'envers. Si le *grand saint Eloi* fut vain à passer par là, il eût pu dire, en apercevant ce jeune et glorieux empereur et cette vieille chaise, « Votre Majesté est mal inspirée. » Du reste, on ne tarda pas à la remettre à l'endroit (la chaise) à l'endroit qui lui convenait le mieux, c'est-à-dire dans un cabinet d'antiquités. On l'a vu longtemps à celui de la bibliothèque Royale qui l'a restituée à l'abbaye de Saint-Denis. Une autre chaise faite entièrement à l'imitation de celle-ci est placée au fond du chœur et sert au prêtre du chapitre. L'original avait servi à Napoléon et à Dagobert, le prêtre du chapitre, donnant l'exemple de l'humilité, s'est contenté d'une copie.

Ce qui attire surtout aujourd'hui les curieux à Saint-Denis, c'est le désir d'entendre le nouvel orgue dont l'église a été dotée. Que dirait donc le bon abbé Doublet, s'il revenait entendre les nouveaux concerts, lui, qui dans son lourd in-4^o, imprimé en 1625, ne s'animait qu'une fois pour parler des orgues de l'église « tellement douces, dit-il, tant harmonieuses, qu'il semble que ce sont des voix humaines qui chantent et résonnent avec un rossignol qui joue si mélodieusement, qu'il semble qu'on entende un rossignol naturel qui dégoise son ramage dans un bois. »

ORGUE. — La véritable merveille de l'église de Saint-Denis



(Vue intérieure de l'église royale de Saint-Denis.)



(Médaille délivrée aux membres du comité de conservation des monuments historiques, par l'arr.)

est le grand orgue construit par M. Cavallé-Goll père et fils, et dans lequel ils ont réuni toutes les améliorations obtenues par les constructeurs de ces instruments en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, en y ajoutant eux-mêmes les perfectionnements les plus précieux et les plus inattendus. L'orgue est dans les beaux-arts ce que la machine à vapeur est dans l'industrie; c'est la multiplication des forces de l'homme dans une proportion énorme. Maître de cet instrument, il peut goûter, de la manière la plus indépendante, toutes les jouissances de sa royauté intellectuelle. Cet instrument est un orchestre tout entier, mais un orchestre parfaitement discipliné et toujours dispos. Jamais de mauvais vouloir, jamais de laçme, jamais de distraction, point de chanteur qui fausse, point de hautbois, de cor ou de trompette qui détonne! Que l'artiste assis devant le clavier attaque bien la touche, et aussitôt mille voix vont lui répondre par un harmonieux concert. Toute son instrumentation est dans ses mains et aussi dans ses pieds; car plusieurs pédales, disposées devant lui, lui permettent de varier l'intensité des sons et leur expression.

Voici, d'une manière sommaire, en quoi consistent la composition et le mécanisme d'un orgue: le vent produit par les soufflets arrive à de grandes caisses, cloisonnées de mille façons, appelées *sommiers*, où se fait la distribution de l'air au moyen de soupapes que l'organiste met en jeu en abaissant les touches des claviers. Ces claviers, superposés en gradins, étaient autrefois au nombre de cinq. Sur les sommiers sont implantés les tuyaux par le côté de leur embouchure. Tous les tuyaux de même ton sont placés à un même conduit et peuvent résonner tous au moment où s'ouvre la soupape par laquelle l'air y est introduit. Mais, comme tout tuyau doit au besoin se faire entendre isolément, les sommiers sont munis de *registres* ou *règles mobiles* qui servent à ouvrir ou fermer les différentes séries de tuyaux. Si l'on ouvre deux, trois registres, on a deux, trois tuyaux qui parlent à la fois à chaque touche du clavier correspondant. La seule soupape qui aboutit à la touche peut ainsi donner le vent à tous les tuyaux correspondant à la note du clavier. On comprend quels ressources les registres fournissent ainsi à l'organiste. Il les met en jeu au moyen de tirants placés à droite et à gauche de la lenette du clavier. Autrefois il devait toujours faire cette opération préalable avant de se mettre à exécuter. Dans les orgues modernes il peut changer de jeux sans interrompre la mélodie à l'aide de certains ressorts faisant mouvoir les tirants et placés à portée des pieds. Les tuyaux sont à *boche* ou à *anches*. On peut se représenter les premiers par le bec du flageolet dont le principe sonore est exactement le même, et le mécanisme des seconds par celui de la clarinette. Ils sont, à l'extrémité opposée à leur embouchure, ouverts ou *bouchés*, et alors ils sonnent l'octave grave des tuyaux ouverts de même longueur; ou enfin à *cheminée*, c'est-à-dire terminés par un petit tube de faible dimension, et ils tiennent pour le timbre le milieu entre les deux premiers tuyaux. Différentes séries eunues dans un même système s'appellent *jeux*. Les jeux diffèrent entre eux par leur tonalité, leur intensité et leur

timbre. Par leur tonalité : chacun d'eux formant une suite chromatique plus ou moins étendue. Les jeux complets ont quatre octaves et demie. Leur timbre a une sonorité ne ressemblant pas comme une flûte, etc. Dans les orgues d'un grand volume ces jeux sont nombreux ; et le plus grave est le *treble-deux-pieds*. Au-delà de *treble-deux-pieds* les tuyaux ne fournissent plus de son. Le plus élevé de tous est le *bariol*, vieux mot désignant un clavecin. C'est ce qui qu'on aurait dit autrefois sans aucun quelconques-mus, à l'expression : *barre à l'herlitzog*. Les tuyaux de *montre*, ceux qui sont visibles à l'extérieur du buffet d'orgue, ne sont qu'une minime partie du nombre total. L'orgue de Saint-Denis, par exemple, comprend quatre mille-cinq-cent six tuyaux. Cet instrument, d'une complication si prodigieuse, a eu, comme toutes choses en ce monde, des commencements bien humbles. Le pipeau ou la flûte de Pan, système composé de plusieurs tubes monophones d'inégale longueur d'une part et de l'autre la cornemuse ou instrument où l'air est conservé dans un récipient, voilà ses points de départ. Ajoutez à ces deux données l'idée de remplacer le soufflet du pommou par l'air artificiel d'un soufflet, et l'orgue fut constitué. Mais que d'efforts, de longs labeurs pour l'a mener à ce qu'il est aujourd'hui !

Il serait trop long d'énumérer ici tous les perfectionnements introduits un an par des artistes les plus souvent inconnus. L'orgue de l'abbaye de Winchester était, au dixième siècle, composé de quatre cents tuyaux, et il ne fallait pas moins de soixante-dix hommes pour mettre en mouvement ses vingt-six soufflets. Les réservoirs de celui de Saint-Denis contiennent dix-sept mille litres d'air comprimé ; ils peuvent recevoir, à chaque seconde, quatre cents litres d'air, et cinq hommes suffisent pour le service de sa soufflerie, et même deux hommes seulement pour l'usage habituel.

Lorsqu'en 1857 le gouvernement ouvrit un concours pour la construction de l'orgue de Saint-Denis, M. Aristide Cavallé, dont la famille s'était depuis longtemps acquise une grande réputation dans les départements méridionaux, et qui n'avait que vingt-deux ans, se trouvait par hasard à Paris, où il était venu faire des études d'acoustique. M. Berton l'engagea à se mettre sur les rangs ; mais l'expiration du terme fixé pour la présentation des projets arrivait dans deux jours, et M. Aristide Cavallé n'avait pas même vu l'église de Saint-Denis. Il s'y transporta immédiatement, examina l'emplacement de la tribune, et, travaillant nuit et jour, parvint à terminer son projet dans le temps voulu. Une grande difficulté qu'il eut à surmonter fut celle du devis qui devait accompagner ce projet ; il n'en avait jamais fait, et le temps lui manquait pour s'entendre avec son père qui se chargeait ordinairement de ce soin. Son projet fut adopté, et la construction, faite avec la collaboration de M. Cavallé son père et de M. Vincent Cavallé son frère aîné, dura quatre années à cause des interruptions occasionnées par les réparations à faire à l'église. Les perfectionnements à apporter à la soufflerie attirèrent d'abord toute l'attention de M. Cavallé : il avait remarqué l'ingénierie qui existe dans les meilleures orgues entre les divers systèmes locaux, la basse soufflant d'ordinaire les sons mièvres et chétifs des dessus. Ce défaut capital tenait à ce qu'une même pression de vent s'exerçait sur toute l'étendue des claviers d'un même l'absence d'homogénéité, « il est bon de savoir, dit M. Adrien de La Fage, à qui j'emprunte ces détails intéressants, que notre petite soufflerie *lunaine* comprime l'air quatre à cinq fois plus fort que les plus grands soufflets d'orgues, voilà précisément pourquoi les instruments à vent, résonnant par le pommou de l'homme, ont une intensité infiniment supérieure à celle des homonymes de l'orgue. » Pour donner à cet instrument l'intensité graduelle qui lui manquait, il fallait obtenir un système de soufflerie à pression variable, et différencier, par périodes d'octaves et graduellement du grave à l'aigu, le vent qui arrive des soufflets aux tuyaux. M. Cavallé résolut ce problème, dans l'orgue de Saint-Denis, de la manière la plus heureuse et la plus simple, au moyen d'une série de réservoirs superposés au nombre égal à celui des pressions qu'il voulait obtenir. Le vent arrivant séparément aux flûtes ou aux jeux d'anches, aux basses d'un côté, aux dessus de l'autre, toute secousse, toute inégalité est évitée dans la partie du chant, quelle que soit la manière dont on traite l'accompagnement. Une des idées les plus fécondes de M. Cavallé, c'est l'introduction dans la facture de l'orgue de toute une famille de jeux nouveaux, je veux parler des jeux *harmoniques* dus à la propriété qu'ont les corps sonores de pouvoir, lorsqu'ils sont placés dans de certaines conditions, faire entendre, outre leur son fondamental, plusieurs autres sons simultanément, au raison du nombre de parties vibrantes suivant lesquelles se divise, soit la corde, soit la colonne d'air. Ce phénomène, depuis longtemps observé par les physiciens, devint l'objet d'une application pour M. Cavallé. Le système des tuyaux harmoniques pouvant s'adapter aux divers jeux, il est aisé de comprendre quelles voix nouvelles de perfectionnement se sont ouvertes pour la partie résonnante de l'orgue. Les cinq claviers des orgues de grande dimension ont été rétrécis, dans celui de Saint-Denis, à trois. Neuf pédales de combinaison, jointes aux cinq claviers, offrent tout d'abord douze manières de manier en même temps le degré de force et le timbre des sons. Mais en considérant les dispositions que peut, au préalable, prendre l'organiste pour la distribution des registres, on arrive au nombre extraordinaire de quatre mille-soixante et onze mélanges différents produits par ces cinq diverses pédales. Riche de son propre fonds, M. Cavallé admit encore les perfectionnements que d'autres avaient inventés. M. Barker, mécanicien anglais, inventeur d'un appareil nommé *levier pneumatique*, au moyen duquel les touches des claviers de l'orgue le plus considérable étaient rendues aussi faciles aux doigts que celles des pianos les plus parfaits, et avait pu déterminer les facteurs anglais à risquer une telle innovation, avait permis la part de venir en France et de s'y faire breveter. Mais le plus appliqué cette invention à l'orgue de Saint-Denis. Nous ne saurions parler de l'église de Saint-Denis, que nous avons déjà nommé, dans la description des

nombreuses innovations, des améliorations de tous genres introduites par M. Cavallé, et parmi lesquelles nous signalerons seulement une distribution nouvelle de tout l'appareil dont la disposition symétrique permet d'aborder, de vérifier chaque partie sans aucun embarras, sans aucun dérangement. Rien n'a été négligé par l'habile constructeur, et c'est en perfectionnant ainsi les détails qu'il est parvenu à faire de l'orgue de Saint-Denis un instrument d'un ensemble si parfait.

Un Ménagement d'autrefois.

NOUVELLE.

Faisait beaucoup la vie modeste et solitaire de ces propriétaires campagnards qu'on a l'habitude d'appeler en Petite-Russie les *gens d'autrefois* (starostvskie) ; ils sont semblables à ces vieilles maisonnettes pittoresques qui vous plaisent par leur simplicité, et par le contraste qu'elles présentent avec les constructions modernes, propres, élégantes, dont les murs ne portent pas encore les traces de la pluie, dont les toits ne sont pas encore couverts de mousse verdâtre, et dont le perron, nouvellement badigeonné, ne laisse pas encore voir ses briques rouges. J'aime à descendre quelquefois, pour un instant, dans la sphère de cette vie si calme et si paisible, où jamais un vent ni un fratchi la haie qui enferme la petite cour et le verger entouré de chaumières en bois, ponctuées sur le flanc, et perdus dans un feuillage de saules, de sureaux et de poiriers. La vie de leurs habitants est si tranquille, qu'on s'oublie avec eux, pour un instant, et qu'on est prêt à penser que les passions, les vains desirs, tous les enfants du malin esprit qui troublent le monde, n'existent point, et qu'ils ne vous sont apparus que dans un songe pénible et agité. Je vois d'ici la petite maison, entourée d'une galerie qui soutient de minces colonnettes en bois noir, et qui fait le tour entier du bâtiment, afin qu'on puisse, pendant l'orage, fermer les volets des fenêtres sans être mouillé par la pluie ; derrière la maison, des maréchers en herbe, puis de longues rangées de petits arbres fruitiers noyés dans le vil écarlate des cerises et dans une mer bloutante de prunes au défilé plombé ; puis un large et vieux hêtre, sous l'ombre duquel est étendu un tapis pour le repos ; devant la maison, une cour spacieuse avec une herbe courte et verdoyante, avec deux petits soutiers qui conduisent de la grange à la cuisine, et de la cuisine au logis du seigneur ; une cire au long cou, qui boit de l'eau dans une baque, entourée de ses oisillons, d'un jaune tendre et soyeux ; une loge à haie, à laquelle pendent des liasses de poires et de pommes séchées, et des tapis nuds à l'air ; un chariot chargé de melons, près de la grange ; à côté, un beuf dételé et ramainé, paresseusement couché. Tout cela a pour moi un charme inexprimable ; peut-être parce que je n'en aurai plus jamais le spectacle, et que toute chose dont nous sommes séparés nous est chère. Par quelque raison que ce fut, dès que ma briska s'approchait du perron de cette maisonnette, mon âme éprouvait un délicieux sentiment de calme et de bien-être. Les chevaux arrivaient gaiement devant la porte, où ils s'arrêtaient d'eux-mêmes ; le cocher descendait lentement du siège, et se mettait à labourer sa pipe, comme s'il eût été devant sa propre maison. Même l'aboiement légalmatique des chiens de la basse-cour avait quelque chose d'aimable et de berceur. Mais ce qui me plaisait le plus dans ces modestes réduits, c'étaient leurs propriétaires, de bonnes vieilles gens qui s'empresaient avec tant de cordialité à la rencontre de leurs hôtes. Leurs bonnes figures se représentaient quelquefois à mon esprit, même au milieu du bruit du monde ; et une douce rêverie me saisit, et je me rappelle mon passé. Il y a tant de bonté, de franchise, de bienveillance sur leur visage, qu'on se reconforte avec joie, au moins pour quelques instants, à toute pensée ténuaire, et qu'on passe insensiblement tout entier dans cette humble vie champêtre.

Je ne puis oublier deux vieillards du siècle passé ; ils ne sont plus au monde à présent ; mais mon âme se remplit d'une tristesse pieuse en pensant que j'irai quelque jour dans leur habitation maintenant déserte, que je trouverai la maison à demi ruinée, le jardin abandonné et l'étang changé en marécage. Oui, je suis triste seulement d'y penser. Mais commençons notre récit.

Athanase Ivanovitch Tovstogout et Pulchérie Ivanovna Tovstogoutkha (1), comme l'appelaient les paysans de la contrée, étaient ces deux vieillards dont je viens de parler. Si j'étais peintre et que j'eusse à représenter Philémon et Baucis, je ne choiserais pas d'autres modèles. Athanase Ivanovitch avait soixante ans, Pulchérie Ivanovna, cinquante-cinq. Athanas Ivanovitch était de haute taille ; il portait constamment une petite pelisse en peau de mouton (*oudoup*), recouverte de caudette ; il aimait à se tenir assis, courbé, et souriait toujours, soit qu'il racontât lui-même, soit qu'il écoutât un autre parler. Pulchérie Ivanovna était sérieuse, au contraire, et riait rarement. Mais il y avait tant de bonté dans ses yeux et sur tout son visage, qu'on hésitait si clairement le plaisir qu'elle éprouvait à vous donner ce qu'elle avait de meilleur, que vous auriez trouvé qu'un sourire de plus eût rendu tout ce qu'elle avait de bon physiognomie. Les rides de leurs visages étaient disposées avec tant de grâce, qu'un peintre eût fait son profit à les copier. Il semblait qu'on y pouvait lire toute leur vie humble et calme, une vie comme la mienne les anciennes bonnes familles de la Petite-Russie, qui furent le plus frappant contraste avec ces vils Petits-Russiens qui, de colporteurs

et de marchands de goudron qu'ils étaient, devinrent des employés de l'Etat, se jetèrent, comme des sauterelles, sur toutes les charges des cours de justice, arrachèrent le dernier kopek à leurs propres compatriotes, accumulèrent un capital, et se firent solennellement à la terminaison de leur nom de famille la lettre *ov* pour en faire un nom russe. Non, ils ne ressemblaient pas, dans deux vieillards, à ces méprisables créatures, pas plus que ces familles de la vieille roche qu'on trouve encore dans la Petite-Russie. L'un ne pouvait voir, sans être touché, l'homme autrefois affecté ; ils ne se disaient jamais *toi*, mais toujours *vous* :

« Vous, Athanase Ivanovitch ; vous, Pulchérie Ivanovna.

— Est-ce vous, Athanase Ivanovitch, qui avez défoncé cette chaise de paille ?

— Ce n'est rien, ne vous fâchez pas, Pulchérie Ivanovna, c'est moi-même. »

Ils n'avaient jamais eu d'enfants, de sorte que toute leur affection s'était concentrée de l'un sur l'autre. Dans sa jeunesse, Athanase Ivanovitch avait servi à l'armée ; mais il avait de cela si longtemps, si longtemps, qu'il n'en faisait plus mention lui-même. Athanase Ivanovitch s'était marié à l'âge de treize ans, alors qu'il était encore beau garçon et qu'il portait une courte pelisse brulée (*camoul*, du mot français *camoufle*). Il avait même élevé avec assez d'adresse Pulchérie Ivanovna, dont les parents ne le voulaient pas pour gendre. Mais c'est à peine si l'on se rappelait cette aventure ; du moins il n'en parlait jamais. A tous ces événements anciens et extraordinaires avaient succédé quelques longtemps une vie paisible, retirée, et des rêveries douces et solitaires, semblables à celles qui vous surprennent quand vous êtes assis sur une terrasse dominant un jardin, tandis qu'une fertile plaine d'étole tombe à larges gouttes sur les feuilles des arbres, formant à leurs pieds de petits ruisseaux dont le bruit invite au sommeil, et que l'arc-en-ciel, glissant au-dessus du feuillage, étale sur les cils ses pâles nuances, ou tandis que, herce dans une cascade qui coule des hauteurs des strappes, vous sentez chanter vos méans et votre visage par les épaves hautes et des tiges des grandes fleurs champêtres qui s'introduisent dans la voiture en escaladant les portes.

Athanase Ivanovitch écoutait avec un sourire gracieux les personnes qui venaient le visiter ; il interrogeait les autres plutôt qu'il ne parlait lui-même, et n'était pas de ces vieillards qui vous fatiguent à force de louer le temps passé et de gourmander le temps présent. Dans ses questions, il montrait prendre un grand intérêt à toutes les circonstances de votre propre vie, à vos succès, à vos revers, bien que la curiosité de ces bons vieillards ressemblait un peu à celle d'un enfant qui, pendant qu'il vous parle, examine avec une profonde attention le cachet de votre montre. Alors, on pouvait dire que son visage respirait la bonté. Les chambres de la maisonnette occupée par ces deux vieux époux étaient petites et basses, comme elles le sont d'ordinaire chez les gens d'autrefois. Dans chaque chambre, il y avait un immense poêle qui en remplissait presque le tiers. La maison était extrêmement chaude, car Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna aimaient beaucoup la chaleur. Toutes les portes des pièces aboutissaient à l'antichambre, constamment remplie de paille, qui, dans la Petite-Russie, remplace le bois à brûler. Le feu pétillant et clair de la paille rendait cette antichambre très-agréable dans les soirs d'hiver, lorsqu'un jeune et bouillant garçon, tout traîné d'avant en culotte et un balait des mains pour se réchauffer. Les murs de la chambre principale étaient ornés de quelques tableaux et gravures enluminés dans de vieux cadres étroits. Je suis sûr que les maîtres de la maison eux-mêmes ignorèrent depuis longtemps ce qu'il avait éprouvé, et n'auraient pu s'apercevoir qu'on en eût obtenu quelques-uns. Il y avait, entre autres, deux grands portraits peints à l'huile ; l'un représentait un archevêque, l'autre, Pierre III. Parmi les gravures, se trouvait une duchesse de La Vallière, toute salie par les mouches. Autour des fenêtres et au-dessus des portes, étaient collées d'autres petites gravures noires, qu'on n'examinait pas d'habitude, car on les prenait pour des taches sur la muraille. Le plancher, dans toutes les chambres, était de terre glaise, mais très-bien construit, et tellement propre, qu'un parquet de grand seigneur, paresseusement balayé par un moussier en livrée à demi réveillé, n'aurait pu soutenir la comparaison. La chambre de Pulchérie Ivanovna était toute remplie de coffres et de boîtes, de petits coffres et de petites boîtes. Une quantité de sachets qui remplissaient des grânes de blours, de pastèques, de concombres, étaient pendus aux murailles. Tous les intervalles et tous les recoins que formaient les coffres amoncelés étaient encombrés de pelotons de laine, de chiffons, de friperies datant d'un demi-siècle. Pulchérie Ivanovna était une grande ménagère ; elle ramassait tout, sans savoir souvent elle-même à quoi cela pourrait servir. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans la maison, c'était le cri des portes. Les bois, les métaux, ils retentissaient du haut en bas. Je ne saurais dire pourquoi les portes criaient ainsi. Est-ce parce que les joints en étaient rouillés ? ou bien le menuiserie qu'elles avaient faites y avait-il eu quelque secret mécanisme ? Je ne sais, mais le plus étrange, c'est que chaque porte avait son chant particulier. Celle de la chambre à coucher avait une voix aigre et pointue ; celle de la salle à manger, une voix basse et rauque. Quant à celle qui fermait l'antichambre, elle rendait un son bizarre, tremblant et plaintif ; tellement qu'en écoutant avec attention, l'on discernait clairement ces mots : « J'ai froid, j'ai froid, je gèle (1) ! » Je sais que nombre de personnes n'aiment pas le cri des portes ; moi je l'aime beaucoup. Et quand il m'arrive quelquefois à Saint-Petersbourg d'entendre une porte crier, je me transporte en idée à la campagne, dans une petite chambre basse, éclairée d'une lanterne plantée sur un vieux chandelier. Le sonner est déjà sur la table, près de la fenêtre ouverte, par laquelle une belle

(1) C'est naturellement dans les mots russes qu'est le ressemblance avec le cri de la porte.

(1) On voit qu'*Ivanovitch* et *Ivanovna* veulent dire *fils d'Ivan* et *filie d'Ivan*. En Russie, ce sont des patronymiques, formés avec le prénom du père, sont inseparables du prénom de la personne qui les porte, et servent bien souvent à la désigner, soit qu'on lui parle, soit qu'on parle d'elle, que son nom même de famille.

mit de mal regard dans la chambre; un rossignol rempli des éclats de sa voix le jardin, la maison, et jusqu'à la rivière qui miroite dans le soubre lointain; les arbres bruissent faiblement... O mon Dieu, quelle longue file de souvenirs passe devant mon imagination!... Les chaînes de ce vieux ménage étaient en bois, et massives, comme on les faisait jadis; elles avaient toutes de très-hauts dossiers, travaillés en tour, sans couleur, sans vernis. Elles n'étaient pas même renbourrées, et ressemblaient aux sièges sur lesquels s'assoient nos archevêques. De petites tables dans les coins; d'autres tables carrées devant le sofa et devant la glace entourée d'un cadre en feuillage doré; un tapis avec des oiseaux qui ressemblait à des fleurs, et des fleurs qui ressemblaient à des oiseaux; voilà tout l'aménagement de la maisonnette occupée par mes deux vieux époux. La chambre des servantes était toujours remplie de filles jeunes et vieilles en robes rayées. Pulchérie Ivanovna leur demandait quelquefois à coudre des bagatelles, ou à nettoyer des fruits; la plupart d'entre elles dormaient dans la cuisine... Pulchérie Ivanovna croyait nécessaire de les tenir toutes sous le chef de la maison, et de surveiller sévèrement leurs amours; mais, à sa grande surprise, il ne se passait pas de mois que la fille de quelqu'un de ces filles ne devint plus ample qu'à l'ordinaire; et cela semblait d'autant plus étrange qu'il n'y avait pas dans toute la maison un seul homme non marié, excepté cependant un jeune garçon de service qui portait toujours un frac en drap gris, avec les pieds nus, et qui dormait tout le temps qu'il ne mangeait pas. Dans ces occasions, Pulchérie Ivanovna grondait la coupable et lui enjoignait que cela n'arrivât plus. Sur les vitres des fenêtres finissait-essamment une immense quantité de monches, et parmi leur bruit confus s'entendaient quelquefois le bourdonnement grave d'un frelon, ou le sifflement aigu d'une guêpe. Mais dès qu'on apportait les lumières, toute cette foule allait dormir et cachait le plafond sous son épais manteau noir.

Athanasé Ivanovitch s'occupait fort peu de ses affaires; cependant il allait quelquefois visiter aux champs ses faucheurs ou ses moissonniers, et les regardait faire avec une attention curieuse. Tout le poids de l'administration domestique reposait sur Pulchérie Ivanovna; ce qui consistait à ouvrir et fermer perpétuellement la chambre aux provisions, à cuire, sécher, saler toutes sortes de fruits et de légumes. Sa maison ressemblait à un laboratoire de chimiste. Il y avait toujours un feu allumé sous un poêleur du jardin; un trépidant sur lequel portait une casserole de rosée et où cuisait sans cesse des confitures, des gelées, des *pastilas* (1) au sucre et au miel. Sous quelque autre arbre, un cocher s'occupait à distiller de l'eau-de-vie avec des feuilles de pêcher, des fleurs de nûrier et des noix de cerises; et à la fin de l'opération, il ne pouvait plus remuer la langue, ou bien il disait des sottises que Pulchérie Ivanovna, n'y pouvant rien comprendre, l'envoyait dormir à la cuisine. Il se souciait, se séchait et se savait une telle quantité de ces ingrédients qu'ils auraient pu par inonder les greniers et les caves (car Pulchérie Ivanovna aimait à faire des provisions bien au delà des besoins), si la plus grande partie de ces friandises n'eût été dévorée par ses servantes, qui, une fois introduites dans le garde-manger, s'en bourraient à tel point qu'elles se plaignaient en gémissant, tout le reste du jour, de mal d'estomac. Pulchérie Ivanovna n'avait pas trop la possibilité d'entrer dans les détails de l'administration des terres; l'intendant, d'accord avec le *starosta* (2), la pillait d'une façon impitoyable. Ils avaient l'habitude de couper dans les bois de leur seigneur comme si c'était été leur propre bois; ils y laissaient fabriquer une foule de traîneaux qu'ils envoyaient vendre à la plus prochaine foire; ils vendaient aussi tous les gros chiens aux meuniers du voisinage. Une fois seulement, Pulchérie Ivanovna exprima le désir de faire l'inspection de ses bois. On lui fit à la fin un *drachok*, qu'enveloppant d'énormes tabliers de cuir, et qui, dès que le cocher agissait ses lèvres pour faire manœuvrer de vœux chevaux qui avaient servi dans la milice, commençait à remplir l'air de bruits étranges qu'on croyait entendre tout à coup l'esprit d'une flûte ou d'un tambourin; chaque clou, en effet, chaque écrou résoudait de façon que, du moulin, à deux verstes de distance, on entendait que la dame quittait son château. Pulchérie Ivanovna ne pouvait pas manquer d'apercevoir l'extermination de ces bois et l'enlèvement des chiens que, dans sa jeunesse, elle avait connus déjà séculaires.

« Pourquoi donc, Nitchipor, dit-elle à son intendant qui l'accompagnait, pourquoi donc les chiens sont-ils devenus si clair-semés? prends garde que les cheveux ne deviennent aussi clair-semés. »

« Pourquoi clair-semés? répondit l'intendant; ils ont disparu, tout à fait disparu. La foudre est tombée sur eux, les vers les ont mangés; enfin ils ont disparu, madame, ils ont disparu. »

Pulchérie Ivanovna fut complètement satisfaite par cette réponse et, rentrée à la maison, elle donna seulement l'ordre de doubler la garde autour des cerisiers d'Espagne et des grands porriers d'Inde. Ses dignes régisseurs, l'intendant et le *starosta*, trouvèrent ensuite qu'il était entièrement inutile d'annoncer toute la farine jusqu'aux greniers de leurs seigneurs, et que ceux-ci pouvaient bien se contenter de la moitié. Ils finirent même par choisir cette moitié parmi la farine gâtée ou mouillée, et qu'on refusait à la foire. Mais, en dépit des vœux effrônés de ces deux coquins, malgré la voracité de tous les êtres habitant la maison, depuis la femme de charge jusqu'aux cochons qui engouffraient une tonne de primes et de pommes, poussaient eux-mêmes les arbres avec leur groin pour en faire tomber une pluie de fruits, malgré le pillage des moineaux et des corneilles, malgré les caudex que faisaient à leurs parents et connaissances les gens de la maison qui poussaient l'effronterie jusqu'à dérober les toiles de chanvre et de lin dont le prix allait se verser au cabaret; malgré les rapines des visiteurs, des cochers légalitaires et des la-

quais fainéants, cette terre fertile et bénie produisait en telle abondance, Athanasé Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna avaient si peu de besoins, que tant de déprédations ne pouvaient faire aucune brèche à leur bien-être.

Les deux vieux vieillards, d'après l'habitude des gens d'autres temps, aimaient un peu les plaisirs de la bouche. Dès que pointait l'aurore (ils se levaient toujours de grand matin), dès que les portes commençaient leurs concertés discordants, ils s'attablaient et prenaient leur café. Après ce premier repas, Athanasé Ivanovitch sortait sur le perron, et criait, en tenant son mouchoir comme un fouet :

« *Kich!* *kich!* sauvez-vous, oies, sauvez-vous d'ici. »

D'ordinaire il rencontrait son intendant au milieu de la cour. Il avait l'habitude d'entrer en conversation avec lui, de l'interroger en détail sur les travaux des champs, et de lui communiquer des remarques en de lui donner des ordres, tels que chacun eût été surpris de ses connaissances profondes en économie domestique, et qu'un novice n'eût pas même eu la pensée qu'on pouvait avoir un maître si clairvoyant. Mais son intendant était un vieux renard habitué au feu, qui savait fort bien comment il fallait répondre et mieux encore comment il fallait agir. Ensuite, Athanasé Ivanovitch rentrait dans son appartement, et disait, en s'approchant de Pulchérie Ivanovna :

« Dites donc, Pulchérie Ivanovna, il serait temps peut-être de manger un morceau? »

— Mais, Athanasé Ivanovitch, que pourrait-on manger maintenant? à moins pourtant que ce ne soient des petits pâtés au lard ou à la graine de pavots un bien encore des champignons salés.

— Va pour les champignons ou pour les petits pâtés, » répondait Athanasé Ivanovitch.

Et aussitôt la table se couvrait de petits pâtés et de champignons.

Une heure avant le dîner, Athanasé Ivanovitch déjeunait encore, prenait un verre d'eau-de-vie dans une ancienne tasse d'argent et faisait passer l'eau-de-vie en avalant des champignons, de petits poissons séchés et quelques autres bagatelles. On dinait à midi. Outre les plats et les saucières, la table était chargée d'une quantité de petits pots hermétiquement bouchés, afin que les apprêts sous produits de la cuisine antérieure ne pussent s'évaporer. A table, la conversation roulait habituellement sur des sujets inintéressants liés à la grande affaire du dîner.

« Il me paraît que ce grain, disait Athanasé Ivanovitch, est un peu brûlé; que vous en soulevez, Pulchérie Ivanovna? »

— Non, Athanasé Ivanovitch; mettez un peu plus de beurre; alors il ne vous paraîtra plus brûlé, et verser dessus de cette sauce aux champignons.

— Soit, répondait Athanasé Ivanovitch en lui passant son assiette; voyons ce qui en résultera. »

Après le dîner, Athanasé Ivanovitch allait se reposer pendant une heure; puis Pulchérie Ivanovna apportait une pastèque découpée, et disait :

« Voyez un peu, Athanasé Ivanovitch, comme cette pastèque est bonne. »

— Mais ne vous fiez pas trop, Pulchérie Ivanovna, à sa belle couleur rouge, répondait Athanasé Ivanovitch, en prenant une grosse tranche; il y en a qui sont rouges, et qui ne valent rien. »

Cependant la pastèque avait bientôt disparu. Ensuite, Athanasé Ivanovitch mangeait encore quelques poires, et allait faire un tour de jardin avec Pulchérie Ivanovna. Retournée à la maison, la bonne dame vaillait à ses affaires, et le mari s'assoyait sous la table d'un balcon qui donnait sur la cour, s'amusait à regarder comment la chambre aux provisions ne faisait que montrer et cacher son intérieur, et comment les servantes, se poussant l'une l'autre, apportaient et renportaient un tas de vieilleries jolies pile-terle dans des corbeilles, des tambours. Pen après, il envoyait chercher Pulchérie Ivanovna, ou bien allait la trouver lui-même, et lui disait :

« Que faudrait-il donc manger, Pulchérie Ivanovna? »

— Mais quoi donc, répondait-elle, à moins que je ne fasse venir des gâteaux aux grosselles que j'ai fait garder express pour vous? »

— Va pour les gâteaux aux grosselles, répondait Athanasé Ivanovitch.

— Peut-être aimiez-vous préféré un peu de *kissel* (1)? »

— Ce ne serait pas mal, en effet, » répondait Athanasé Ivanovitch.

Et aussitôt on apportait les gâteaux et le *kissel*, qui disparaissaient ensemble. Avant le souper, Athanasé Ivanovitch faisait encore une petite collation. A neuf heures et demie, le souper était servi. Aussitôt après on allait dormir, et le calme le plus profond régnait dans ce petit coin de terre, si actif et si tranquille à la fois. La chambre où couchait Pulchérie Ivanovna était si chaude que peu de personnes eussent pu y rester quelques heures; mais Athanasé Ivanovitch, pour avoir encore plus chaud, dormait sur un poêle russe, dont la haute température le forçait quelquefois à se lever pendant la nuit et à se promener dans la chambre. En se promenant ainsi, il possédait de petits gémissements.

« Qu'avez-vous donc à gémir? lui demandait Pulchérie Ivanovna. »

— Dieu le sait, répondait-il; on dirait que j'ai un peu mal à l'estomac.

— Peut-être mangiez-vous bien quelque chose, Athanasé Ivanovitch!

— Je ne sais si ce serait bon, Pulchérie Ivanovna; mais au reste, que manger? »

— Du lait caillé ou des puires tapées.

— Eh bien, essayons, » disait Athanasé Ivanovitch.

Une servante, à moitié endormie, allait fuiller dans les armoires; Athanasé Ivanovitch mangeait une pleine assiette, après quoi il disait ordinairement :

« Il me semble que je vais un peu mieux. »

Quelquefois, quand le temps était serein et que l'appartement était bien chaud, Athanasé Ivanovitch entraînait en gaieté et se plaisait à railler un peu Pulchérie Ivanovna.

« Dites donc, Pulchérie Ivanovna si notre maison brûlait, que deviendrions-nous? »

— Dieu nous en garde! répondait Pulchérie Ivanovna en faisant le signe de la croix.

— Mais enfin, supposons que notre maison soit brûlée, où irions-nous loger? »

— Dieu sait ce que vous dites, Athanasé Ivanovitch; comment notre maison pourrait-elle brûler? Dieu ne le permettra pas.

— Mais cependant, si elle brûlait? »

— Eh, bien! nous passerions dans le bâtiment de la cuisine; vous pourriez prendre la petite chambre qu'occupe la femme de charge.

— Mais si la cuisine brûlait aussi.

— Dieu nous préserve d'un tel malheur, que la maison et la cuisine brûlent en même temps! Eh bien, nous passerions dans le bâtiment du magasin aux provisions, jusqu'à ce que nous ayons en le temps de bâtir une maison neuve.

— Mais si le magasin aux provisions brûlait également!

— Dieu sait ce que vous dites; je ne veux plus vous écouter. C'est un péché de dire ces choses, et Dieu nous punit pour de telles pensées. »

Et Athanasé Ivanovitch, satisfait de s'être un peu moqué de Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

Ces bonnes gens me plaisaient surtout quand ils recevaient des visites. Alors, tout changeait d'aspect dans leur maison, ils ne vivaient plus, on peut le dire, que pour leurs hôtes. On apportait tout ce qu'il y avait de meilleur, ils offraient avec empressement tout ce que produisait leur terre. Et ce qui me touchait le plus, c'est que, dans cet empressement, il n'y avait rien d'affecté. Le contentement qu'ils éprouvaient à vous combler de leurs offres se peignait si clairement sur leur visage qu'il était presque impossible de résister. Ce n'était pas cette obéissance que met à vous recevoir un employé parvenu de la chambre des finances, qui vous appelle son bienfaiteur et qui rampe à vos pieds. Jamais aucun visiteur n'eut la permission de partir le jour même de son arrivée. Il fallait absolument qu'il passât la nuit.

Comment peut-on se mettre en route si tard pour aller si loin, disait dans ces occasions Pulchérie Ivanovna (noter que le visiteur habitait d'ordinaire à trois ou quatre verstes de distance).

— Certainement, ajoutait Athanasé Ivanovitch, on ne prévoyait jamais ce qui peut arriver. Des voleurs peuvent vous attaquer, on l'on peut rencontrer d'autres mauvais sujets.

— Dieu nous garde des voleurs! disait Pulchérie Ivanovna. Pourquoi raconter de pareilles histoires quand il fait nuit? Ce ne sont pas les voleurs qu'il faut craindre; mais les temps sont sombres, et il ne faut pas tout voyager. Et puis votre cocher, je connais votre cocher, il est si petit, si faible... Et puis je suis sûre que maintenant qu'il a du vin dans la tête, et qu'il dort dans un coin... »

Et le visiteur était bien forcé de rester. Mais, du reste, la soirée passée dans une petite chambre bien chaude, une conversation amicale, douce, calmante et disposant au sommeil, le fûnet fort appréciable des plats du souper, tout cela payait largement la complaisance du visiteur. Il me semble voir Athanasé Ivanovitch, courbé dans sa chaise, et contemplant, son sourire éternel sur les lèvres, les discours de son hôte, non-seulement avec attention, mais avec une véritable jouissance. Le visiteur, qui, lui-même ne quittait presque pas sa maison de campagne, faisait une foule de suppositions politiques, racontait avec un air ébloui et une expression mystérieuse que les Français et les Anglais s'étaient secrètement concertés pour envoyer de nouveau Bonaparte en Russie, et il se mettait à discourir sur la guerre qui allait éclater. Alors Athanasé Ivanovitch avait coutume de dire, en affectant de ne point regarder Pulchérie Ivanovna :

« J'ai moi-même l'intention d'aller à la guerre; pourquoi n'irais-je pas à la guerre? »

— Allons, le voilà parti, s'écriait Pulchérie Ivanovna. Ne croyez pas un mot de ce qu'il dit, ajoutait-elle en s'adressant à l'étranger. Comment pourrait-il, vieux comme il est, aller à la guerre? le premier soldat venu le tuerait, oui, bien sûr le tuerait. Il le combattrait en jupe, et le tuerait.

— Oh bien, répondait Athanasé Ivanovitch, c'est moi qui le tuerais.

— Écoutez, écoutez ce qu'il dit, reprenait Pulchérie Ivanovna; comment peut-il aller à la guerre? ses pistolets sont rouillés depuis longtemps, et montés au grenier. Si vous les voyez... Ils éclateraient certainement, et lui se blesserait les mains, le visage; il serait défiguré le reste de ses jours.

— Eh bien! disait Athanasé Ivanovitch, je m'achèterais de nouvelles armes, je prendrais un sabre ou une lance de Cosaque.

— Fâchez que tout cela... ne voilà-t-il pas qu'il se coiffe de cette belle idée et commence à parler, disait Pulchérie Ivanovna avec un certain dépit; il se bien qu'il plaisait, mais cependant c'est désagréable à entendre. On écoute, on écoute, et on lui fait par avoir peur. »

Et Athanasé Ivanovitch, content d'avoir un peu effrayé Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

NICOLAS GOGOL, autour russe.

Traduction française publiée par

M. Louis VIARDOT.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Espèce de conserve.

(2) Chef de paysans, mais paysan lui-même.

(1) Espèce de gelée aux fruits.

Andantino, $\text{♩} = 96$.

CHANT.

PIANO.

Un pe - tit sou je vous en

prie Un pe - tit sou par cha - ri - - té Al - lons mes - sieurs je vous sup - plie A - yez pour moi cet - te bon - té Un pe - tit

sou par cha - ri - - té Un pe - tit sou par cha - ri - - té. Ce pe - tit

sou c'est pour ma mè - re Je le de - mande à deux ge - noux Dai - gnez sou - - la - ger sa mi - - sé - re Je prio - rai le Bon Dieu pour vous Par vos bien -

faits à sa souf - fran - ce Si vous cau - sez quelque dou - leur Messieurs j'en con - çois l'es - pé - - ran - ce Ce - la vous por - te - ra bon -

heur Un pe - tit sou je vous en pri - e Un pe - tit sou par cha - ri - - té Al - lons Mes - sieurs je vous sup -

p *pp* *poco rit.* *Dolcissimo.* *cres.* *Staccato.* *rit.* *Fin.* *p* *p* *cres.* *Suivez.* *mf* *F* *rall.* *p* *Suivez.* *Dolcissimo.* *Staccato.*

pli - e A - yez pour moi cet - te bon - - té, Un pe - tit sou par cha - ri - - - té Un po - tit sou par cha - ri - - - té.

2^e COUPLET.

Quand je quit - tai no - tre vil - la - ge Je vis ma mè - re qui pleu - rait El - le craignait pour le jeune A - ge De son pauvre en - fant qui par -
 tait Par - ta - geant les jus - tes a - - lar - mes Qu'on res - sent quit - tant le pa - - ys El - le me dit ca - chant ses lar - mes Va mon en -
 fant je te bé - - nis Un pe - tit sou je vous en pri - o Un pe - tit sou par cha - ri - - - té Al - lons mes - sieurs je vous sup -
 pli - e A - yez pour moi cet - te bon - - té Un pe - tit sou par cha - ri - - - té Un pe - tit sou par cha - ri - - - té.

3^e COUPLET.

Pour vous messieurs que faut - il fai - re Faut - il dan - ser je dan - se - rai Et com - me je tiens à vous plai - re S'il faut chan - ter je chan - te
 rai Les gais re - frains de nos mon - ta - gnes Les chants jo - yeux de mon pa - ys Quand nos vieil - les les ac - com - pagnent Plaisent aux heureux de Pa -
 ris Un pe - tit sou je vous en pri - - e Un pe - tit sou par cha - ri - - - té Al - lons mes - sieurs je vous sup -
 pli - e A - yez pour moi cet - te bon - - té Un pe - tit sou par cha - ri - - - té Un pe - tit sou par cha - ri - - - té.

Proccès d'E. DUVERGER.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DU PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1845.

Sciences naturelles.

Botanique. — M. Chatin est l'auteur d'un mémoire sur les phénomènes physiologiques développés dans les plantes sous l'influence de l'acide arsénieux. Étudiés suivant l'espèce, l'âge, les conditions atmosphériques, etc., ces phénomènes présentent un tableau d'autant plus intéressant, qu'ils ont plus de rapport avec ceux qu'on observe chez les animaux sous la même influence. M. Chatin démontre l'inutilité de l'arsenicage des céréales dans le but de détruire le charbon, et par conséquent l'urgence de prohiber la vente de l'arsenic pour cet usage.

— Dans une lettre adressée de l'île-de-France à M. Benjamin Delessert, M. Bojer annonce qu'il a enfin réussi à naturaliser le thé dans cette île; une plantation de 40,000 pieds de

thé est en plein rapport et exporte ses produits en Angleterre. M. Bojer pense que cette culture réussirait à merveille entre les mains des habitants de l'île Bourbon, plus habiles, suivant lui, que ceux de l'île-de-France. L'île Bourbon pourrait, dit-il, en peu d'années, produire assez de thé pour la consommation de la France.

— Une commission scientifique composée de MM. Lefèvre, lieutenant de vaisseau, A. Petit et Martin-Dillon, docteurs en médecine, auxquels se joignit plus tard un jeune géologue, M. Vignand, partit il y a cinq ans environ pour aller explorer l'Abyssinie. Quatre années s'étaient à peine écoulées, et M. Lefèvre revenait seul en Europe; de ses trois compagnons de voyage, deux avaient succombé à la fièvre; le troisième, M. Petit, avait péri d'une manière affreuse, emporté, dit-on, par un crocodile en traversant le Nil, près de Gondar. MM. Isidore

Geoffroy Saint-Hilaire et Richard ont donné, dans un rapport à l'Académie, le détail des collections zoologiques et botaniques recueillies pendant cette malheureuse expédition; ces collections sont riches en faits nouveaux et témoignent du zèle, de l'aptitude et des connaissances de ceux qui les ont formées. La commission scientifique a fait un long séjour sur le plateau de l'Abyssinie et parcouru un grand nombre de provinces inexplorées jusque-là par les Européens.

Les collections de zoologie, dues surtout aux travaux de M. Petit, comprennent des animaux de toutes les classes, mais l'alcool et les boeufs ayant manqué, on n'a pu conserver les animaux des classes inférieures, qui se trouvent représentés par un petit nombre d'individus.

Sur cent quatre-vingts espèces d'animaux articulés, il y en a soixante-dix environ qui sont tout à fait nouvelles et n'a-

vaient point encore été apportés en Europe. Les poissons et les reptiles sont peu nombreux de même et par la même raison que les zoophytes; on compte vingt espèces de mammifères et plus de deux cents espèces d'oiseaux, outre un certain nombre de squelettes et de crânes de mammifères et d'oiseaux.

Dans ces collections, figurent aussi les calendriers de notes et d'observations de M. Petit et d'un travail considérable sur la langue amharique, plus trois atlas, outre de ce moderne et de ses deux milleux compagnons Dillon et Vignaud. Quatre cents dessins relatifs aux parties historique, zoologique et botanique du voyage complètent et forment ce magnifique publié. Espérons que les résultats de cette expédition seront publiés et qu'ils le seront bientôt, nonobstant l'usage déplorable qui vient qu'en France on ne publie les résultats d'un voyage que douze ou quinze ans après qu'il est fait et lorsque les Anglais, les Américains, les Allemands, etc., l'ont déjà refait et imprimé tout à leur aise. Nous ouvrons la route aux autres, mais il paraît qu'à cet égard aussi, nous sommes assez riches pour payer des expéditions coûteuses sans en faire profiter le pays.

Dans un rapport sur les *Mémoires* de MM. Hardy et Simon, relatifs à la culture du pavot saouifer en Algérie, M. Payen déclare que les déchantillons d'opium recueillis par les auteurs des mémoires et sur lesquels la commission a dû se prononcer, sont très-satisfaisants. Cet opium, produit d'une culture déjà étendue, est sensiblement supérieur en qualité aux produits obtenus l'année dernière. On peut donc espérer que la culture du pavot sera un jour, pour nos possessions d'Afrique, une nouvelle source de richesses. Après la récolte de l'opium, on extrait des graines une quantité notable d'huile comestible; la graine de pavot donne 40 à 45 pour cent d'huile.

M. Hardy calcule que les frais de culture pour un hectare sont de 950 fr. Le produit en opium, graines et fèves, est de 1,097 fr., bénéfice net 147 fr.

— L'illustration a déjà mis ses lecteurs au courant de la grande question qui divise les botanistes en deux camps; l'organographe, tel est ce sujet immense. M. de Mirbel d'un côté, M. Gaudichaud de l'autre, représentent les opinions opposées. M. Martins, dans une lettre adressée à M. Florens et communiquée à l'Académie par le savant secrétaire, a résumé en propositions très-concises les résultats de ses recherches sur l'accroissement de la tige des palmiers et sur la décurvature des feuilles; son étude a porté principalement sur la *Chamaedorea obtusa*. Suivant M. Martins, les fibres croissent par les deux bouts, c'est-à-dire de bas en haut comme de haut en bas; leur extrémité inférieure ne va pas jusqu'aux racines et ne dépasse pas le collet, où il y a une jonction organique du *descensus* et de l'*ascensus*. Il y a déscension pour chaque fil; les uns traversent les autres soit dans la partie centrale de la tige, soit en se courbant brusquement pour entrer dans une feuille sur la côte même de leur naissance. Les résultats de ces recherches ne sont pas, dit l'auteur, en contradiction avec les idées émises par MM. de Mirbel et Mohl, quoiqu'ils en diffèrent sur quelques points essentiels. Du reste, M. Martins admet, dit-il, l'opinion de M. de Mirbel sur l'accroissement des fibres, mais il n'est pas de son avis sur la forme qu'acquiert la feuille au premier degré de son développement.

M. Gaudichaud a relevé le gant en homme qui regarde la discussion comme un gage de succès pour ses théories, et répondant avec méthode et précision à chacune des propositions de M. Martins, il a établi fort clairement, ce nous semble, que cet habile observateur est loin de s'accorder avec M. de Mirbel. « En effet, dit M. Gaudichaud, les fibres montent des racines aux feuilles, suivant M. de Mirbel; elles descendent et montent, suivant M. Martins, ce qui est bien différent, car M. de Mirbel fait monter les fibres caulinaires à partir des racines, ou, si l'on veut, du point fictif qu'on nomme collet dans les monocotylées. »

M. Gaudichaud montre encore, par d'autres questions subsidiaires, que si M. Martins est en opposition avec lui, il n'est pas plus d'accord avec M. de Mirbel, avec lequel il ne se rencontre que sur deux points, la déscussion des fibres qui, selon ces deux auteurs, traversent la tige d'un côté à l'autre, et la ramification des jets dans leur partie supérieure.

M. Gaudichaud nie, comme que le veut M. Martins, les tiges deviennent plus ligneuses et plus dures au moyen de l'accroissement des fibres qui montent et qui font leur déscension, et que le parachyme entre les fibres devient aussi plus épais et plus dur. Il appuie son argumentation à cet égard de faits puisés dans les ouvrages de M. Martins lui-même. Quant à la non communication des fibres ligneuses de la tige et des racines, M. Gaudichaud est prêt à montrer de très-nombreux et des beaux faits qui prouvent le contraire, et il s'appuie sur une série circonstanciée de la communication de M. de Mirbel, qui veut montrer aussi le passage des fibres montantes suivant lui, descendantes pour M. Gaudichaud. Théories à part, les deux botanistes français sont d'accord sur le fait du rapport plus ou moins direct des fibres ligneuses de la tige et des racines dans les monocotylées. C'est aussi, du moins en partie, l'avis de M. Mohl et d'autres savants botanistes.

M. Gaudichaud expose ensuite en peu de mots l'idée mère de sa théorie organographique. « J'ai cherché, dit-il, à individualiser le phytin, et, par suite de cela, à établir des principes que je crois vrais, et qui manquaient à la science; M. Martins paraît vouloir individualiser les fibres en les faisant naître isolément, en leur donnant pour ainsi dire une vie spéciale en les faisant croître par les deux extrémités. Si telles sont les idées de M. Martins, je les combattrais. » Suivant M. Gaudichaud, le non de collet ne peut s'appliquer qu'à la base méristématique d'un phytin, et dans un arbre il y a autant de collets que de phytins ou feuilles dans le sens que l'auteur attache à ces mots. Il conserve le non de collet au point de jonction de la tige avec le sol; car c'est là, dit-il, le premier collet formé; mais il refuse à cette partie toute faculté organique.

Voilà donc maintenant trois opinions sur la direction des

fibres, et à moins qu'on ne vienne dire qu'elles ne vont dans aucun sens, nous ne voyons pas de place pour un quatrième avis. Certes, la théorie de M. Martins méritait d'être mieux accueillie; elle conciliait tout, donnait raison à tout le monde; mais nous n'avons pas le temps de nous en occuper; chacun prendra en triomphant ce qu'il y trouvera de favorable à ses idées, et dira inutilement au reste. Je crains bien qu'en émettant de l'avis de tout le monde, M. Martins ne se fasse des ennemis partout.

A la fin de sa lecture au 28 avril, M. Gaudichaud avait annoncé que dans les séances suivantes il continuerait à se défendre et à réfuter M. de Mirbel. En effet, suivant pas à pas son adversaire dans le travail sur le *Dracena australis*, M. Gaudichaud a établi d'abord que le végétal nommé ainsi par M. de Mirbel était tout à fait distinct du genre *Dracena*. En attendant une dénomination plus rigoureuse, M. Gaudichaud a conservé celle de *Cordylina australis*; puis il a montré d'abord, sur une branche desséchée de *Cordylina* ensuite sur une partie de l'individu même dont M. de Mirbel s'était servi pour son travail, que les propositions de cet académicien n'étaient pas d'accord avec les faits. Nous le répétons, c'est pièce en main, c'est à l'aide des herbes sèches posées devant M. de Mirbel avait coupé la tige, c'est avec cette tige même et avec une petite bouteille que M. Gaudichaud a établi, de la manière la plus positive, ce qu'il a priori il avait conclu pour un végétal dont il n'avait pu faire encore l'anatomie.

Nous ne pouvons ici suivre M. Gaudichaud dans les détails pleins d'intérêt, dans la description de ses belles préparations que contient le bon mémoire dont il a donné lecture. La plus grande partie de la discussion porte d'ailleurs sur les points que nous avons déjà traités.

M. de Mirbel, dès quelques mots de réponse adressés à M. Gaudichaud, s'est contenté de protester en faveur de sa théorie, sans émettre un fait pour la défendre; pas une pièce, pas une préparation n'a été opposée à celles dont M. Gaudichaud marche toujours armé, et vraiment il est difficile de ne pas penser que si on n'en présente pas, c'est faute d'y pouvoir puiser des arguments et de peur d'en fournir de nouveaux et de plus forts, comme ceux qui ont poussé avec les bourgeois du *Cordylina australis*.

Géologie. — Dans une lettre à M. Elie de Beaumont, M. Desor développe avec beaucoup de clarté les causes qui, suivant lui, déterminent l'importance relative des glaciers.

« Parmi les glaciers, dit-il, les uns sont orientés perpendiculairement au bord du soulèvement; ce sont les glaciers principaux de Saussure: les autres se dirigent en tous sens, suivant l'orientation de la vallée qu'ils occupent. Les premiers partent tous d'un cirque plus ou moins vaste, à fond peu incliné, où s'accumulent les neiges qui de l'état de neige passent à l'état de glace, alimentent le glacier. Plus ces cirques sont étendus, plus le glacier est considérable. La pente suivant laquelle il descend contribue sans doute à la faire paraître plus ou moins bas, suivant qu'elle est plus ou moins forte, mais c'est un cirque que ses dimensions sont dues. »

A beaucoup d'exemples que M. Desor cite, on peut ajouter ceux que présente le petit glacier de la Grâ, dans la vallée de Chamouny, le glacier de Randa, qui descend du Weissborn, et tant d'autres qui, placés sur des pentes extrêmement fortes, s'arrivent néanmoins très-haut, parce qu'ils ne sont alimentés que par un névén peu considérable. En un mot, on peut, comme le dit M. Desor, poser en principe que la longueur d'un glacier dépend avant tout de la puissance de son névén, ou, ce qui revient au même, de l'étendue du réservoir ou cirque qui est son origine. Il en résulte que si la température atmosphérique se modifie de manière à abaisser de mille mètres le niveau des neiges perpétuelles en Europe, les cirques de Gavarine, de Héas, etc., donneraient naissance à des glaciers immenses; quant aux glaciers des Alpes, ils rempliraient, comme à une époque antérieure, les hautes vallées et une grande partie des vallées inférieures, où leur séjour ancien a laissé des traces nombreuses et si évidentes, qu'on en commence à ne plus les nier.

— En présentant à l'Académie un ouvrage de M. le docteur Jackson, de Boston, sur la géologie du New-Hampshire, M. E. de Beaumont cite un passage de ce livre où il est dit que vers le partage des eaux entre le Connecticut et le Merrimack, à quatre milles et demi du village de Canaan, il dans un grand solive une série de ces cavités dites *normites* de *goulets*, et dont la formation est généralement attribuée à l'érosion de la roche par des galets entraînés dans les tourbillons d'un courant d'eau. Ces normites de géants (*pot-holes*) sont placés suivant une ligne droite; leur intérieur est poli ainsi que les pierres trouvées dedans et laissées là par le torrent comme nous l'avons vu, et son procédé, si l'on peut parler ainsi. Dans le voisinage de ces normites, et sur la surface de rochers récemment mis à découvert, on trouve des stries du genre de celles qui font partie du phénomène erratique. Ces stries sont orientées parallèlement à la ligne des *pot-holes*, « ce qui semble, dit l'auteur, indiquer que les stries ont été produites par le même courant qui a creusé ces profondes cavités dans le rocher. » La conclusion a dû paraître peu rigoureuse au savant président de l'Académie des sciences. En effet, dans maint endroit des Alpes, on trouve les stries et les autres traces glaciériques parallèles à la direction que l'eau a suivie et suit encore sur le lit de l'ancien glacier. Dans la vallée de Chamouny, par exemple, au face des Ouches et sur la rive droite de l'Arve, on trouve des normites de géant, des impressions, des digitations de toutes sortes, érosées, polies par l'Arve dans la Serpentine, et, à quelques mètres de là, on trouve ce même banc de Serpentine strié par l'ancien glacier; les stries suivent assez longuement la direction du torrent actuel. Que si, comme le dit l'auteur américain, l'eau n'a jamais coulé à la hauteur où il y a les *pot-holes*, à quoi faut-il attribuer leur poli et celui des pierres qu'elles contiennent, et comment expliquer la roche polie ici, striée là? doit-on y voir l'effet des *maudins* d'un glacier? Peut-être; mais ce serait toujours de l'eau et de la glace agissant séparément. Avant de hasarder aucune explication, nous

voudrions une révision des faits; car on se trompe quelquefois étrangement dans les descriptions des roches striées, polies, etc.; et cependant, quand on a vu les stries et le poli glaciériques, il semble impossible de les méconnaître ou de les confondre avec autre chose.

— A propos des galets striés des moraines, M. Collomb a fait une expérience charmante, et dont la conséquence est facile à tirer. C'est dans une lettre communiquée par M. E. de Beaumont, qu'il expose ainsi cette expérience: Des galets striés de moraines, dont quelques-uns portages en deux foyers introduits dans un manchon de toile avec une certaine quantité de sable et d'eau. Le manchon, fermé à ses deux extrémités, fut soumis à un mouvement de rotation à raison de quinze tours par minute. Au bout de six heures, les stries les plus grosses avaient seules persisté. Après vingt heures, les galets avaient l'aspect fruste et mat de ceux des torrents. La moitié de ceux qui on avait partagés permettait d'apprécier les deux états différents; on conçoit d'après l'expérience de M. Collomb, qu'à quelque distance des glaciers, on ne trouve plus, dans les torrents qui en sortent, des galets striés.

— M. Lesfiondois a été nommé membre correspondant dans la section de botanique. Il avait pour concurrents MM. Moquin-Tandon, A. de Candolle et Fée.

M. Florens a annoncé à l'Académie la publication du premier volume du *Cosmos*, cet ouvrage de M. de Humboldt si impatiemment attendu par le monde savant. C'est en allemand que l'illustre académicien a écrit son livre: une traduction française sera publiée prochainement, et quand on en aura lu quelques pages, M. de Humboldt nous parlera vivement que le temps lui manque pour la faire lui-même tout entière. Il n'est pas d'écrivain en France qui ne dit être fier d'un pareil style, et personne ne pourra reproduire aussi bien que l'auteur, l'originalité et la profondeur des pensées, la fraîcheur du coloris et la grandeur des tableaux que présente cet admirable ouvrage. Heureusement, M. de Humboldt compte revoir la traduction, collée du reste à des hommes fort distingués.

A. L.

Bulletin bibliographique.

Fragments de philosophie cartésienne, par M. Victor Cousin. 1 vol. in-8. — Paris, 1845. Charpentier. 5 fr. 50.

M. Victor Cousin appartient, c'est lui qui le déclare, à une grande opinion, bien déterminée et bien connue, en philosophie comme en politique. « En politique, a nous nous servons de ses propres expressions, « il soutient l'existence, et les principes de la révolution française. Sa cause, il est la sienne; il la sert et il la servira jusqu'à bout avec une fidélité inébranlable. Il entend certes pas qu'il faille jeter au vent les traditions qui perpétuent les nations comme les familles; et encore bien moins sacrifier l'ordre à la liberté, qui serait ici la première victime; mais enfin dans la grande querelle qui divise aujourd'hui la France, l'Europe et le monde, il est du parti de Dieu en France, en Europe et dans le monde. » Sédiment, M. Victor Cousin ne dépasse pas une certaine limite. Il ne veut jamais aller au delà de la monarchie constitutionnelle, qu'il déclare le meilleur de tous les gouvernements passés, présents et futurs.

De même en philosophie. Bien qu'il applique à se tenir fermement sur la pente qui entraîne l'idéalisme au mysticisme, M. Victor Cousin s'est déclaré partisan de tout système favorable à la sainte cause de la spiritualité de l'âme, de la liberté et de la responsabilité des actions, de la distinction fondamentale du bien et du mal, de la vertu désintéressée, d'un Dieu créateur et ordonnateur des mondes, soutien et refuge de l'humanité. C'est par ce motif que, sans renoncer à son propre jugement et à ses propres vues, dans cette lutte de systèmes opposés, tour à tour vainqueurs et vaincus, qu'on appelle la philosophie moderne, toutes les prédictions avouées de M. Victor Cousin sont pour le cartésianisme. « Nous respectons, nous chérissons, dit-il, la liberté philosophique; mais nous sommes convaincus que son meilleur ennemi est dans l'école cartésienne. Cette école est à nos yeux bien au-dessus de toutes les écoles rivales, par sa méthode, qui est la vraie, par son esprit indépendant et moderne, qui est le véritable esprit philosophique, par ce caractère de spiritualisme à la fois sobre et élevé qui doit toujours être le nôtre, par la grandeur et la beauté morale de ses principes et tout genre, enfin, parce qu'elle est essentielle. Cette école est à nos yeux bien au-dessus de toutes les écoles rivales, par sa méthode, qui est la vraie, par son esprit indépendant et moderne, qui est le véritable esprit philosophique, par ce caractère de spiritualisme à la fois sobre et élevé qui doit toujours être le nôtre, par la grandeur et la beauté morale de ses principes et tout genre, enfin, parce qu'elle est essentielle.

« Cette école est à nos yeux bien au-dessus de toutes les écoles rivales, par sa méthode, qui est la vraie, par son esprit indépendant et moderne, qui est le véritable esprit philosophique, par ce caractère de spiritualisme à la fois sobre et élevé qui doit toujours être le nôtre, par la grandeur et la beauté morale de ses principes et tout genre, enfin, parce qu'elle est essentielle. Cette école est à nos yeux bien au-dessus de toutes les écoles rivales, par sa méthode, qui est la vraie, par son esprit indépendant et moderne, qui est le véritable esprit philosophique, par ce caractère de spiritualisme à la fois sobre et élevé qui doit toujours être le nôtre, par la grandeur et la beauté morale de ses principes et tout genre, enfin, parce qu'elle est essentielle. »

— Pour compléter tous ces travaux antérieurs, M. Victor Cousin publie aujourd'hui des *Fragments de philosophie cartésienne*. Il ramène en un volume des morceaux dispersés ça et là, qui, dit-il, portent la lumière, non plus sur les grandes faces suffisamment éclairées, mais sur les côtés inférieurs, et comme dans les coins obscurs de cet immense et monumental, que le génie français a seul élevé et que seul il peut retracer et agrandir, sans toucher à ses fondements, selon les progrès du temps et les besoins du dix-neuvième siècle. »

Les *Fragments de philosophie cartésienne* se composent de sept articles principaux qui portent les titres suivants: 1° l'antiquité de la philosophie avant l'école cartésienne; 2° l'idée d'une seconde école cartésienne qui s'était formée à Paris dans la seconde moitié du dix-septième siècle; — 3° le cardinal de Retz cartésien; — 4° Roberval philosophe; — 5° Correspondance de Malebranche et de Mairan; 6° Correspondance inédite de Malebranche et de Leibnitz; — 7° des rapports du cartésianisme et du spiritualisme.

Magasins de Nouveautés de la Chaussée-d'Antin,

RUÉ DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 9.



Ce bel établissement, construit sur l'ancien hôtel Perregaux, est admirablement approprié à sa nouvelle destination; malgré l'étendue des galeries, l'œil peut embrasser à la fois l'ensemble des richesses manufacturières qu'il renferme; l'air y circule dans toute sa pureté; la lumière y descend à profusion. Les salons ont été spécialement disposés pour un grand commerce, pour une circulation facile et commode; l'habile architecte qui a présidé à cette organisation a su profiter des améliorations de ses devanciers et éviter de tomber dans les mêmes défauts.

La beauté du monument, sa majestueuse simplicité, sa position au centre du quartier le plus élégant, les souvenirs qui s'y rattachent, et dont tout Paris s'est entretenu, devaient nécessairement inspirer les propriétaires, et les obliger en quelque sorte à ne pas rester, sous le rapport commercial, au-dessous de sa réputation contemporaine et de sa renommée traditionnelle. Le public a pu se convaincre qu'ils n'ont rien négligé pour y parvenir.

Ils ont été empressés, dès le début, à ouvrir leurs portes à tout le monde, en faisant de leurs magasins des galeries d'exposition, parce qu'ils ont compris que les dames aiment à examiner à loisir avant de décider une acquisition.

En ont banni ces sollicitations importunes qui accueillent chaque personne à son entrée dans une maison de commerce, la troublent, l'influencent dans son choix, et dont elle est à peine délivrée dans la rue.

Ils ont emprunté aux maisons intelligentes leur système d'échange et de remboursement à volonté, qui offre à l'acheteur des garanties positives et irréversibles.

C'est aux manufactures les plus renommées qu'ils s'adressent de préférence pour leurs approvisionnements. La régularité, la supériorité de la plupart de leurs produits, tiennent aux

grandes quantités d'étoffes qu'ils font fabriquer à la fois et sans interruption.

Les beaux velours de soie de toutes nuances, les mérinos-Patrilie si chauds, si soyeux, les riches cachemires de l'Inde, les toiles cotonnées perfectionnées, les soieries à dessins inédits, les mousselines, les botistes, les vêtements pour deuil, la lingerie, les rou-

veautés confectionnées, enfin les mille gracieuses fantaisies qui composent la toilette d'une dame, tout cela se rencontre à profusion dans ce bazar de la mode.

C'est sur ces données essentiellement progressives qu'est fondé l'établissement de la Chaussée-d'Antin. On ne doit donc pas s'étonner du succès complet qui, dès le jour de l'ou-

verture de ses riches magasins, l'a placé au premier rang de nos grandes maisons de nouveautés.

Ses magnifiques galeries, adoptées par le public élégant, sont devenues un but de promenade fashionable, et il n'est plus permis à un étranger qui visite la capitale de la quitter sans pouvoir dire au retour: J'ai vu les magasins de la Chaussée-d'Antin.

UN VOLUME DE 800 PAGES.
Format du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

UNE MÉDAILLE EN BRONZE
Est donnée de suite aux Souscripteurs qui payent d'avance les 25 livraisons dernières.

HISTOIRE DE LOUIS-PHILIPPE

PAR MM. AMÉDÉE BOUDIN ET FÉLIX MOUTTET.

ILLUSTRÉE DE 250 DESSINS SUR ACIER ET SUR BOIS, DONT 50 GRAND FORMAT TIRÉS À PART SUR CHINE, ET 200 DANS LE TEXTE

Par MM. Horace Vernet, — Hippolyte Bellangé, — Tony Johannot, — J. Gigoux, — E. Lamy, — Morel-Fatio, — Français, — Eugène Charpentier, — Pauquet, — Beaucé, — Heg. Wetter, — etc., etc.

IL PARAÎT RÉGULIÈREMENT UNE OU DEUX LIVRAISONS TOUTS LES SAMEDIS.

Les Souscripteurs de Paris qui payent 50 livraisons d'avance les reçoivent FRANCO à domicile et ont droit à la médaille.

LES DEUX PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

Chez P. BITTERLIN FILS, éditeur, rue Neuve-St.-Augustin, 10, au 1^{er}.

100 LIVRAISONS À 30 CENT.

Tout ce qui dépassera ce nombre sera donné GRATUITS.

L'OUVRAGE COMPLET : 30 FR.

Les souscripteurs de province payent 5 fr. 50 c. en sus pour le port.



ODONTINE et ÉLIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT À PARIS, CHEZ M. FAGER, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUTS LES PARFUMIERS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

LE VÉRITABLE PURGATIF ANDERSON est utile à tous les âges de la vie; il remédie aux maux de tête, aux étourdissements; il expulse les humeurs qui font obstacle au libre exercice des fonctions. La boîte, scellée par un timbre royal qui porte sur fond rouge: *J. F. Johnson, chimiste d'analyse*, se vend 2 francs dans toutes les pharmacies et rue Caumartin, 1, à Paris.

EAU DE BOTOT, rue Coq-Héron, 5, maison de la Caisse d'épargne. — Cette eau, balsamique et spiritueuse, fortifie les gencives, raffermi les dents, entretient blanches et saines, arrête les douleurs, et donne à l'haleine une odeur suave.

PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE! LIMONINE ou Extrait pur de tous les principes du citron.
Extrait: Limonates, punch, glaces, préparations culinaires d'office, etc.
AVANTAGES: Réduction sous le plus petit volume, usage des plus faciles, saveur parfaite du fruit, économie relative de plus de 60 pour 100, conservation indéterminée.
Prix, 2 francs le flacon suffisant à plus de 120 verres d'excellente limonade.
Dépôt principal passage Choiseul,

CAOUT-CHOUC SANS ODEUR, COURROIE DE MECANIQUE

GUERIN FRÈRES & C^o, rue des Fossés-Montmartre, 3, à PARIS.
Pallets 1^{re} qualité, 60 fr.; 2^e qualité, 50 fr.; Nanteux taille ordinaire, 55, 45, 55 fr.; Nanteux grande taille, 50, 60, 75 fr.; Rouliers d'officiers, 50, 45, 55 fr.; Coussins à air, 12 fr.; Coussins, de 4 à 5 fr.; Tabliers de nourrices, 6 et 7 fr.; Bretelles à tous prix.
LES COURROIES EN CAOUT-CHOUC ont l'avantage de ne pas s'allonger, d'être d'un seul morceau et d'une durée supérieure à celles en cuir. N^o 1, très fort, 40 c. le mètre, sur un centimètre de largeur. N^o 2, un peu moins fort, 35 c. N^o 3, force ordinaire de cuir, 50 c.

21, et chez MM. les épiciers de Paris et des départements.

MÉTHODE ROBERTSON
Enseignement des langues. Établissement central, rue Richelieu, 47 bis. Anglais. Professeurs, MM. Robertson

et Hamilton. — *Allemand*. Professeur, M. Savoys. — *Italien*. Professeur, M. Vimercati. — *Espagnol*. Professeur, M. Malleille. — *Français*. Professeur, M. Personne. — *Arabe*. Professeur, M. Hadamard. — *Grec moderne*. Professeur, M. Altaïdis. — *Turc, Persan et Arménien*. Profes-

seur, M. Casanjan. — Pour les jours et les heures d'ouverture de chacun des cours, voir le programme qui se distribue gratuitement chez le concierge de l'établissement. Il y a, dans chaque salle de cours, une enceinte réservée pour les dames. On se fait inscrire de 10 heures à 5 heures.

Librairie de CHARLES HINGRAY, éditeur, 10, rue de Seine.
OUVRAGE ILLUSTRÉ COMPLET.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'AU COURONNEMENT DE LA REINE VICTORIA,

Par M. le baron de Roujoux,

Publiée par M. A. MAINGLET, sous la direction archéologique de MM. TAYLOR et C. NODIER.

Ouvrage orné de 500 gravures sur bois, de 50 grandes gravures tirées à part et de 6 cartes géographiques représentant l'Angleterre à ses différentes phases. 2 vol. in-8, jésus. — Nouvelle édition, entièrement rebondue, et mise au courant des meilleurs livres historiques publiés en Angleterre. — Prix, brochures, 50 fr.
Prix, reliés à l'anglaise, avec fers et dorés sur tranches, 40 fr.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, n^o 60.

EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE,

Par M. Flourès,

Membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, etc
1 vol. in-18, 2^e édition. — Prix 2 fr.

Autres ouvrages de M. Flourès

Même librairie.

DE L'INSTINCT ET DE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX. 1 vol. in-18. 5 fr. 50 c.
GEORGES CUVIER. Histoire de ses travaux. 4 vol. in-18. 5 fr. 50 c.
BUFFON, Histoire de ses travaux et de ses idées. 1 vol. in-18. 5 fr. 50 c.

Modes.



La saison s'avance, les vacances viennent de finir, et la vie de château accompli ses derniers jours; déjà le Théâtre-Italien a inauguré sur son affiche, et parmi les noms de ses chanteurs et de ses compositeurs favoris, des noms nouveaux dont les débuts sont de nature à piquer la curiosité des amateurs de campagne les plus retardataires.

Hâtons-nous donc d'enregistrer les dernières modes d'été, qui n'ont plus que quelques jours à vivre.

Lors de notre visite d'adieux à l'une des plus délicieuses villas des environs de Paris, nous avons dessiné, au milieu des toilettes des élégantes promeneuses qui foulaient de leurs brodequins nippous les feuilles jaunissant déjà les allées du pore, une robe en tulle fond blanc à rayures cremelées et en travers, dont le corsage ouvert par devant, et les manches descendant seulement un peu au-dessous du coude, laissent apercevoir un fichu en mousseline brodée avec garniture de dentelle montant autour du col et redescendant en jabot; une écharpe de cachemire vert, formant la transition entre le mantelet d'été que la fraîcheur de la saison avancée ne permet plus et le pardessus que l'automne va bientôt autoriser, retombait en plis onduleux au bas de la taille; une ombrelle, terminée par un anneau qui se passe au doigt, paraissait plus nécessaire au maintien qu'aux ardeurs d'un rare soleil; enfin, cette mise fraîche, simple et de bon coup, était complétée par un chapeau à la Pamela en grosse paille d'Italie, brodé d'agréments en paille et garni de chaque côté d'une touffe de pensées.

La maîtresse de la maison portait, au dîner, une robe en poudre-rose recouverte d'une redingote en taffetas bleu découpé à dents de feston et garnie d'effilés bleus; la berthe et la jupe ouverte étaient rattachées à leur jonction par des noeuds de rubans roses et bleus posés à la Louis XIV; une coiffure en guipure, terminée par des choux ornés de fleurs, couvrait des cheveux lissés en bandeaux; enfin, des sandales en satin à la reine, nouvelle création d'un de nos cordonniers en renom, agrafaient leurs bandellettes, qui remplaçant le cothurne, sur un bas diaphane en fil d'Ecosse.

Passant des modes d'été aux modes d'hiver, nous allons bientôt montrer à nos lectrices le cortège des robes de chambre, manteaux, parlessus, pelisses, etc.; on parle déjà beaucoup de nouveautés on ce genre que prépare la maison d'Alexandrine, qui vient de joindre, pour ces objets de goût, compléments indispensables d'une toilette élégante, des salons de confection à ses salons de modes, dans lesquels nous avons remarqué une capote du matin à grand bayolet dite à la baigneuse, dont la forme est des plus originales, et un chapeau habillé de velours épinglé rose, auquel une plume de héron gris naturel donne un cachet de distinction inimitable.

Statue de M. de Martignac.



(Statue de M. de Martignac, par M. Foyatier, inaugurée à Miramont, le 16 septembre 1854.)

Au train dont vont MM. les sculpteurs, les grands hommes en bronze ne manquent pas à la France, et bientôt chaque chef-lieu de canton aura le sien. Cette réflexion, du reste, que nous avons faite en lisant les comptes rendus d'inauguration de statues dont les journaux des départements sont remplis chaque semaine, l'érection du monument de M. de Martignac ne nous l'aurait pas inspirée. Nous aimons à voir cet hommage rendu par une population qui l'adorait, dans un pays dont il avait développé le bien-être, à un homme qui a montré au pouvoir un caractère modéré et ferme, et qui aurait conjuré la chute d'une dynastie si elle n'eût voulu, malgré tout, marcher à sa ruine.

C'est le 18 septembre que cette solennité a eu lieu à Miramont (Lot-et-Garonne), en présence d'une immense population accourue pour rendre hommage au bienfaiteur de la contrée, à l'homme d'état illustre. Après une salve d'artillerie, la toile qui enveloppait la statue, due au ciseau de M. Foyatier, a été enlevée. M. de Martignac est représenté en costume de ministre, la main appuyée sur un bureau où sont déroulés des projets de lois. L'attitude est noble, digne et imposante; il y a de la vie dans ses traits, qui révèlent la noblesse, la grâce et la bienveillance.

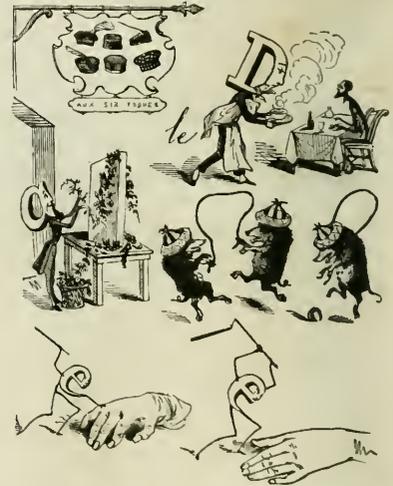
Deux discours ont été prononcés, l'un par le sous-préfet de l'arrondissement, l'autre par le maire de Miramont; mais quand, après ces orateurs, on a vu se lever le poète Jasmin, et les rangs se sont rapprochés, dit l'*Echo de Marmande*, chacun a voulu poirir de cette physionomie si vive, si animée, chacun a voulu recueillir ces accents si inspirés, si électricques, si profondément émouvants; un frémissement de bonheur et d'admiration a fait tressaillir l'assemblée tout entière sous le charme puissant de cette parole magique. L'*Estafado de Mousu de Martignac* peut prendre place parmi les improvisations les plus remarquables du porte-agenais.

À la fin de la dernière strophe, Jasmin a lancé de sa place une couronne, qui a été immédiatement suivie de plusieurs autres. Cet instant a été grave, grand et solennel. Tous, le front découvert, se sont inclinés et ont rendu hommage à l'homme illustre auquel Miramont s'enorgueillit d'avoir donné naissance. »

Bébus.

EXPLICATION OU DERNIER BÉBUS.

Un père sans pain avec un enfant pâlit encore davantage que trois pères sans enfants avec du pain.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

À LONDRES, chez J. FROWAS, 1, Finch Lane Cornhill.
À SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissaire officiel de toutes les Bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Goshin-Dvor, 22 — F. BRILLIARD et C^o, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

À ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.
Chez V. HEBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).
À NEW-YORK, au Bureau du *Coursier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.
À MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUROCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACARRE et C^o, rue Damiette, 2.